

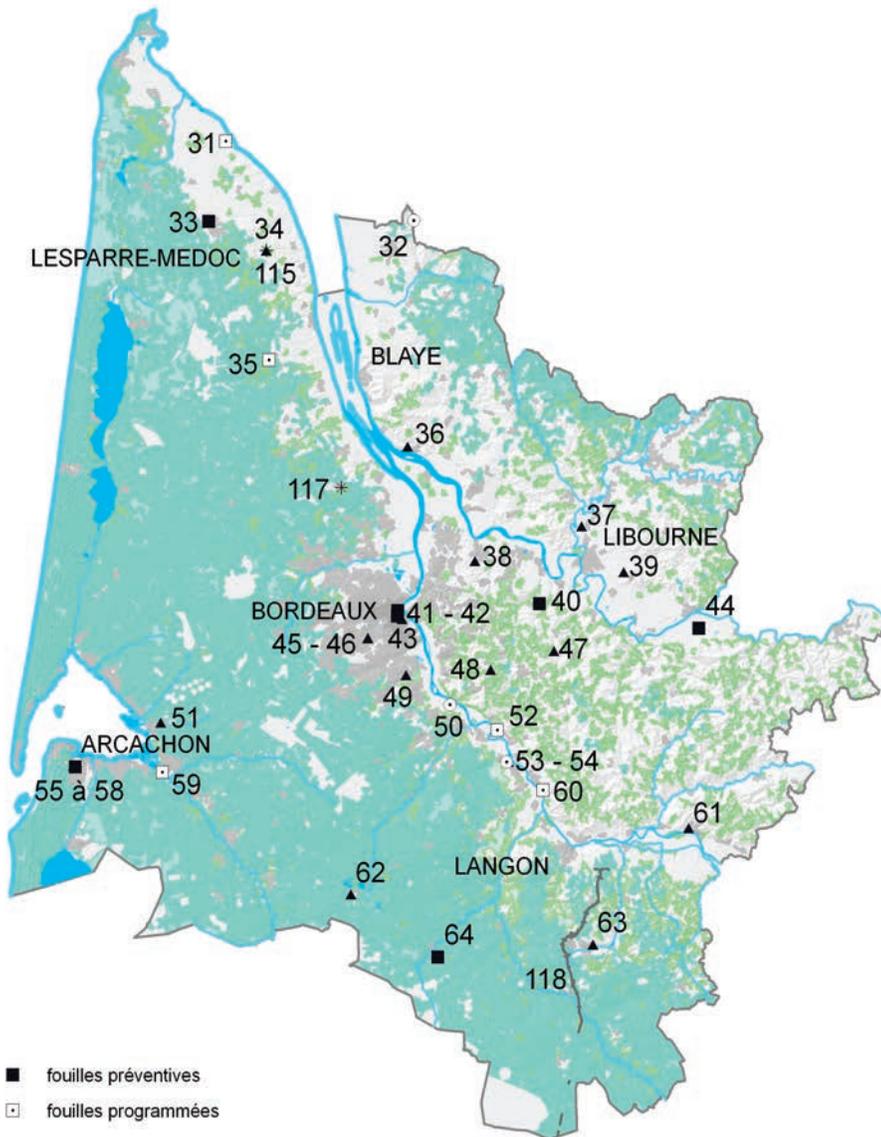


AQUITAINE GIRONDE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 0 8



- fouilles préventives
- ◻ fouilles programmées
- ▲ diagnostics / sondages
- ◉ prospections / relevés / analyses études documentaires
- * P.C.R.



0 10 20 40 Kilomètres





| N°Nat. | | | | | N° | P. |
|--------|--|-----------------------------|-------|-----|----|----|
| 025375 | AUDENGE, Maignan | WOZNY Luc | INRAP | OPD | 51 | 64 |
| 025385 | BAZAS, Rue du 8 mai 1945, Caillavet | BALLARIN Catherine | INRAP | OPD | 63 | 66 |
| 025341 | BIGANOS, Bois de Lamothe | WOZNY Luc | INRAP | FP | 59 | 66 |
| 025354 | LES BILLAUX, Les Sables | ORTEGA CORDELLAT Illuminada | INRAP | OPD | 37 | 68 |
| 025353 | BORDEAUX, 17 à 25 rue Bigot et 14 à 26 rue Contrescarpe | SCULLER Christian | INRAP | OPD | 43 | 70 |
| 025387 | BORDEAUX, 38 à 44 rue de Cursol et Impasse Caillabet | MIGEON Wandel | INRAP | FP | 42 | 70 |
| 025397 | BORDEAUX, 4-6 place Puy Paulin/35 à 43 rue Porte Dijeaux | GIROND Simon | EP | FP | 41 | 72 |
| 025398 | BOURG, Le Nègre | CHARPENTIER Xavier | MCC | OPD | 36 | 75 |
| 025318 | CAMIAAC-ET-SAINT-DENIS, Saint-Denis | MOREAU Nathalie | INRAP | OPD | 47 | 75 |
| 025417 | GAILLAN-EN-MEDOC, Château de Mur | COUTURES Philippe | MCC | SU | 33 | 76 |
| 025365 | HOSTENS, Bertet de Près | LENOIR Michel | CNRS | SD | 62 | 76 |
| 025689 | ISLE-SAINT-GEORGES, Dorgès | MAUDUIT Thierry | BEN | PRD | 50 | 77 |
| 025112 | JAU-DIGNAC-ET-LOIRAC, La Chapelle | CARTRON Isabelle | SUP | FP | 31 | 78 |
| 025110 | LANGOIRAN, Le Castéra | FARAVEL Sylvie | SUP | FP | 52 | 79 |
| 025340 | LOUPIAC, Saint-Romain | MARIAN Jérôme | DOC | FP | 60 | 80 |
| 025222 | MOULIETS-ET-VILLEMARTIN, Lacoste | SIREIX Christophe | INRAP | FP | 44 | 82 |
| 025356 | PESSAC, 1 rue Adrien Ducourt | PONS Jacques | INRAP | OPD | 46 | 84 |
| 025355 | PESSAC, 16 avenue Jean-Jaurès | PONS Jacques | INRAP | OPD | 45 | 84 |
| 025339 | PLEINE-SELVE, L'église | MASSON Juliette | DOC | PRT | 32 | 85 |
| 025433 | PODENSAC, Les Coudannes | PRODEO Frédéric | INRAP | OPD | 53 | 85 |
| 025407 | PODENSAC, Parioisse Sainte Sportalie | DEPUYDT Jean-Marc | BEN | PRD | 54 | 87 |
| 025383 | LA REOLE, Place Saint-Michel | BALLARIN Catherine | INRAP | OPD | 61 | 88 |
| 025399 | SADIRAC, La Porterie | CHARPENTIER Xavier | MCC | OPD | 48 | 89 |
| 025396 | SAINT-GERMAIN-D'ESTEUIL, Brion | EPHREM Brice | DOC | SD | 34 | 89 |
| 025437 | SAINT-GERMAIN-DU-PUCH, Place de l'Eglise | ROUDIER Mathieu | EP | FP | 40 | 89 |
| 025338 | SAINT-LAURENT-MEDOC, Ecole maternelle | COURTAUD Patrice | SUP | FP | 35 | 90 |
| 025441 | SAINT-LOUBES, Chemin de Loustalot | CHARPENTIER Xavier | MCC | OPD | 38 | 92 |
| 025378 | SAINT-SYMPHORIEN, L'Argileyre | BELBEOC'H Gwenolé | BEN | SU | 64 | 92 |
| 025344 | LA TESTE-DE-BUCH, Le Bourg | JACQUES Philippe | BEN | PRT | 55 | 94 |
| 025317 | LA TESTE-DE-BUCH, Allée Clémenceau | JACQUES Philippe | INRAP | OPD | 57 | 95 |
| 025421 | LA TESTE-DE-BUCH, Allée Clémenceau | HENRY Yann | EP | FP | 58 | 96 |
| 025408 | LA TESTE-DE-BUCH, Rue François Legallais | JACQUES Philippe | BEN | OPD | 56 | 97 |
| 025314 | VILLENAVE-D'ORNON, Le Hontan | CHARPENTIER Xavier | MCC | SD | 49 | 99 |





AQUITAINE GIRONDE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 0 8

Gallo romain

AUDENGE Maignan

Un vaste programme immobilier est à l'origine d'une expertise archéologique des terrains sis à Audenge. Le diagnostic a été réalisé dans un contexte de découvertes anciennes attribuées à l'artisanat de la poix durant l'Antiquité. L'étude archéologique de ces occupations littorales n'a de valeur et de portée qu'accompagnée de l'examen attentif de l'environnement ancien et des terrains qui supportent les vestiges des activités humaines anciennes : choix et conditions de l'implantation, ressources naturelles et nature des activités.

Sur la base de cette réflexion et pour une surface de projet de 25000 m², 1700 m² de terrains ont été sondés dans une optique archéologique étroitement imbriquée dans un protocole géo-archéologique mis en place entre le responsable d'opération et le géologue depuis 2005 et les fouilles voisines de Biganos « Bois de Lamothe ». Sur 32 sondages réalisés, seuls cinq sont strictement négatifs. Tous les autres révèlent une forte densité d'occupation à vocation artisanale et résidentielle au nord d'un petit ruisseau qui se jette dans la lagune d'Arcachon.

Les fragments de jarres à poix sont présents sur toute l'emprise du site (700 tessons de jarres pour 800 tessons au total) dans les structures en creux, en calage de trous de poteau ou en réutilisation dans des structures liées à ces activités caractéristiques du secteur et de toute la façade atlantique sud. L'un des sondages a livré, par exemple, une structure spectaculaire composée de deux creusements garnis de plusieurs couches de grands tessons de jarres à poix et de *tegulae* liés à l'argile crue (fig.). La première fosse est circulaire et présente un certain nombre de gros tessons en position verticale. La seconde est quadrangulaire aux angles arrondis. Même si aucun charbon, ni aucun résidu goudronneux, ni aucune trace

de chauffe n'ont été enregistrés pour cet ensemble, il semble bien qu'il s'agisse là d'une unité liée à la fabrication de poix, au moins à sa transformation, dans une de ses phases de préparation ou d'affinage.

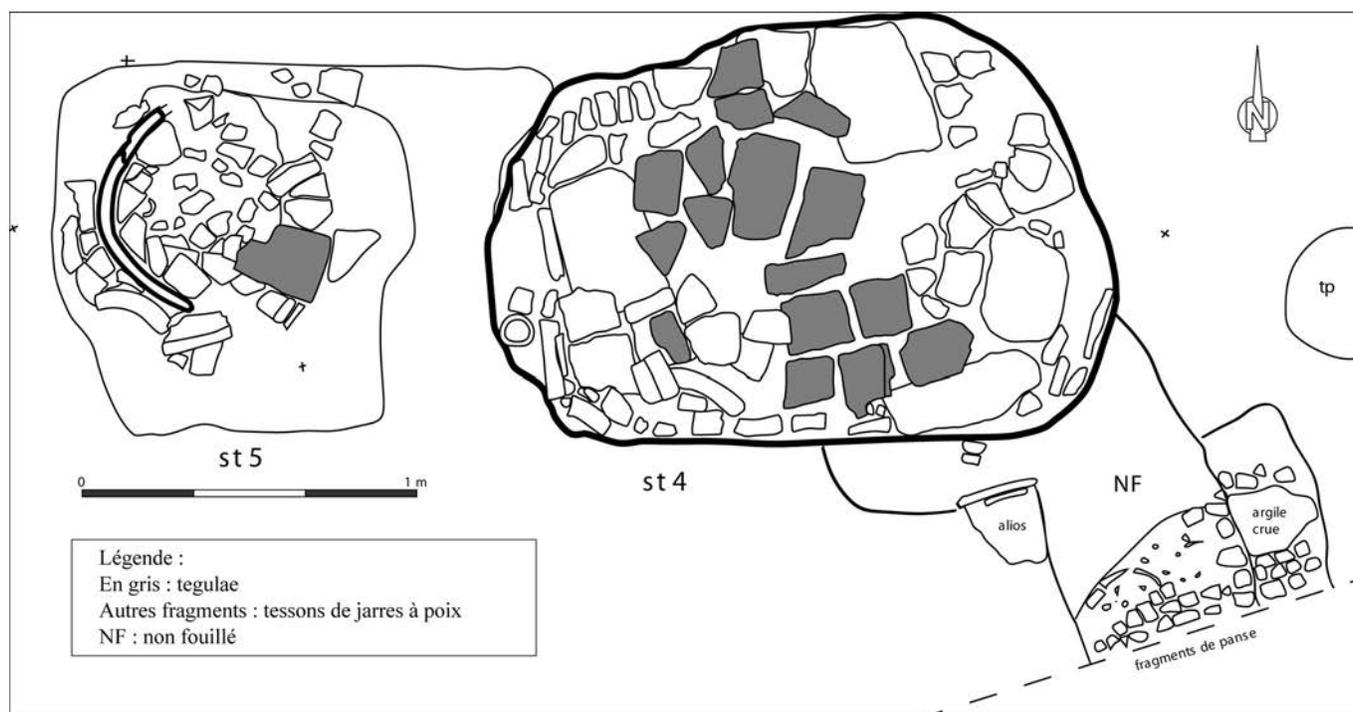
La présence de mobilier domestique enregistrée à différents endroits très densément occupés par des structures en creux suggère une occupation durable depuis le 1er siècle jusqu'au IIIe siècle ap. J.-C. L'abondance de la céramique spécialisée (jarres, cuiviers et autres récipients associés) n'a d'égale que la qualité et la variété du vaisselier domestique, depuis le vase commun à la céramique sigillée, des amphores aux poteries de Vayres et d'Aquitaine méridionale.

La présence de silex taillés à l'interface entre le fond des structures antiques, les sables blancs et un paléosol brun rouille, soulève l'hypothèse de la découverte de vestiges appartenant à la phase récente du Paléolithique final et/ou au Néolithique.

Le diagnostic archéologique réalisé à Audenge « Maignan » 2 en mai 2008 a donc permis de cerner une partie importante du site archéologique détecté localement dans les années 80. L'expertise actuelle a mis en évidence une partie de la zone occupée durant l'époque romaine par des populations vivant visiblement, au moins pour une grande part, d'une économie liée à l'artisanat de la poix.

Les perspectives de fouille de ce type de site associant le résidentiel et l'artisanal, pour un secteur et un cadre de recherche encore très mal défini en archéologie (économie et commerce de la poix dans l'Antiquité sur le bassin d'Arcachon et le territoire des boiates), et géo-archéologie (formations littorales, dunaires, lagunes, forêt, etc.) sont primordiales à la compréhension et à la connaissance de cette activité à cet instant donné. Le pin maritime, présent en position naturelle sur le littoral atlantique constitue





Audenge - Maignan. Structures 4 et 5 - Relevé au niveau d'apparition et demi fouille.

bien évidemment la base de cette activité, activité qui répond sans doute pour une part à l'essor du vignoble aquitain mais également à la batellerie et au commerce florissant de ces zones littorales entre Aquitaine méridionale et septentrionale.

La place commerciale la plus enviable reste sans conteste, Biganos au « bois de Lamothe », dont les fouilles récentes tendent à révéler le caractère fédérateur et le rôle de réceptacle des productions locales spécialisées ou non et satellites dont Audenge fait partie (Wozny 2005-2006-2007). Biganos est un port boiate abrité sur le delta de l'Eyre et débouchant sur la lagune d'Arcachon. C'est une place privilégiée au carrefour des voies terrestres littorales, fluviales et maritimes entre Dax et Bordeaux.

Biganos est la destination de transit de toutes ces productions. Audenge est située à 6 km de Biganos et dans l'état actuel des connaissances, « Maignan » correspond au plus important centre de production de poix. De la coopérative de Biganos en quelque sorte, pouvaient partir ces résines et poix par la route ou par mer vers *Burdigala* et d'autres destinations plus lointaines. Il faut citer ici le cas de l'épave de Guernesey dont la fouille a livré de la résine originaire du littoral aquitain proche d'un estuaire (Rule et Monaghan, 1993). A noter également la découverte récente d'un pain de résine à Bordeaux quartier Mériadeck (fouilles A. Pons-Métois 2005, INRAP, études en cours).

En ce qui concerne la géo-archéologie, les conclusions de Th. Gé et des analyses préliminaires soulignent que le site de Maignan offre les conditions optimales pour une reconstitution paléo-environnementale d'ampleur visant à caractériser l'évolution du paysage local en relation avec des activités artisanales attribuées à la période antique.

Ce site, implanté à proximité du cordon littoral et des milieux lagunaires (sites de Biganos et associés aux sols pédologiques intercalés dans les formations dunaires du Pyla ou de la plage de la lagune, sur la commune de La Teste-de-Buch) contribuerait de façon déterminante à restituer l'évolution de la zone littorale extrêmement riche d'un point de vue archéologique.

Les fouilles au sein des lagunes d'Arcachon (fouilles du site portuaire antique de Biganos sous la responsabilité de L. Wozny) ou de Sanguinet (fouilles subaquatiques sous la responsabilité de B. Maurin) et les fouilles de Ph. Jacques sur la bordure océanique à La Teste ou les travaux du GAPO dirigés par J.-Cl. Merlet (centre de recherches archéologiques des Landes) attestent de l'actualité des recherches en cours dans la région.

Wozny Luc
avec la collaboration de Gé Thierry

- Rule M., Monaghan J. 1993. *A gallo-Roman Trading Vessel from Guernesey. The Excavation and Recovery of a Third Century Shipwreck*, Guernesey Museum Monograph, n° 5.



BAZAS

Rue du 8 mai 1945, Caillavet

Les préalables historiques ou archéologiques concernant le lieu-dit Caillavet sur la commune de Bazas étant inexistant, la problématique se limite, selon le cahier des charges du Sra d'Aquitaine à "reconnaître la présence d'éléments du patrimoine archéologique dans l'emprise affectée par l'aménagement, et, le cas échéant, d'en caractériser aussi précisément que possible la nature, la chronologie, l'extension spatiale et l'état de conservation". La configuration du terrain sur un sommet dominant un vallon vers l'est semble propice à une occupation humaine. De plus, la consultation du plan cadastral actuel montre que la parcelle n°150 se présente comme une anomalie dans une trame avoisinante plutôt composée de parcelles de grande surface. Ces dernières semblent se déployer en rayon autour de la première. Une telle configuration peut traduire *a priori* une organisation du terroir autour d'une occupation particulière. Enfin, le toponyme "Caillavet" signifie les Cailloux en parler local, et peut constituer un argument supplémentaire vers la présomption de vestiges archéologiques.

Les sondages ont été ouverts sous forme de tranchées continues formant un total de 693 m², le terrain d'assiette de la construction couvrant 6600 m².

Le sommet de la séquence stratigraphique est occupé par une couche de terre végétale dont l'épaisseur varie entre 0,20 et 0,50 m selon que l'on se trouve en sommet ou bas de pente. Dans ce dernier secteur, la terre végétale recouvre des sables argileux brun-gris contenant des graviers épars et

correspondant à des dépôts de pente. Cette couche est installée sur un sable clair marbré de sable brun intégrant des lentilles de petits graviers. On observe dans ce niveau des fentes verticales de sable argileux gris aux contours oxydés. Cette couche sableuse est certainement d'origine alluviale et correspond aux niveaux de débordement du ruisseau coulant en contrebas. En haut de pente, la terre végétale est installée directement sur une couche de sable argileux brun marqué de points d'oxydation orangée et de fentes verticales formant des polygones et comblées de sable argileux gris.

Les traces vestiges se résument à quelques fossés doubles correspondant à des limites parcellaires. Ces fossés sont regroupés par deux ; ils sont espacés d'environ 1,50 m et s'apparentent à des "barrados", système de double fossé avec talus central pour délimiter des parcelles boisées ou non. Cette pratique est commune dans les Landes jusqu'à l'après-guerre. Le report en plan des axes de ces fossés montre deux orientations privilégiées pouvant correspondre à un ancien parcellaire. Par ailleurs, trois trous de poteau ont été repérés aux abords de l'emplacement d'une ancienne construction ayant abrité la mairie de Bazas durant la seconde guerre mondiale et démolie depuis peu. Le mobilier découvert dans ces structures n'est guère antérieur au XVIIIe siècle.

Notice issue du rapport final d'opération fourni par la responsable d'opération Ballarin Catherine (Inrap)

BIGANOS

Bois de Lamothe

Un nouvel élan a été donné au projet archéologique Biganos-Lamothe grâce à la mise en place d'une opération triennale de fouille programmée dont la première étape a eu lieu en août 2008 durant une période de trois semaines.

C'est le cœur du site du « Bois de Lamothe » qui a été choisi. C'est le secteur le plus dense de la fouille, celui qui a enregistré le mieux l'évolution du site du milieu du Ier siècle ap. J.-C. jusqu'au XIXe siècle.

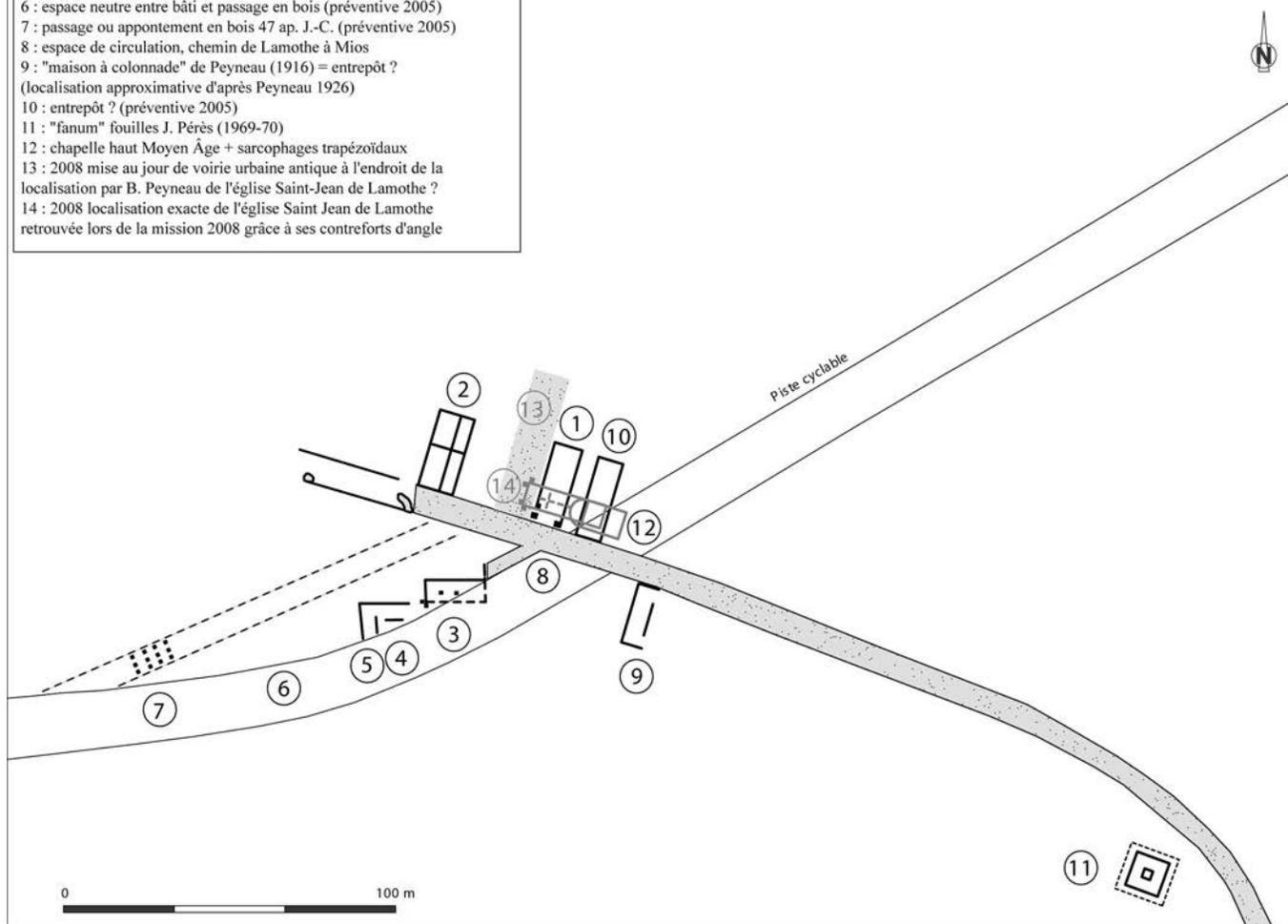
L'état des lieux 2005, prolongé en 2006 avait mis en évidence le potentiel scientifique de ce secteur précis, quoique bien malmené par les fouilles anciennes depuis 1916, les fouilles clandestines récentes et la reprise galopante d'une végétation forestière boostée

par les nutriments et l'humidité des terrains porteurs. La fouille préventive opérée en 2005 sur le tracé de la piste cyclable RD 804 reliant Biganos au Teich fait également partie des puissants révélateurs de l'importance de ce site.

Les fouilles 2008 se sont achevées sur deux inédits d'envergure : la localisation exacte de l'église disparue de Saint-Jean de Lamothe démontée après son rachat au XVIIIe siècle et le départ d'une voirie antique qui se connecte sur l'axe est-ouest principal et court vers le nord le long de l'*horreum* 1 (fig.). Les connaissances du site augmentent considérablement. Le plan commence à se clarifier et le fait d'avoir localisé avec précision l'église facilite maintenant le travail de réflexion et de

Légende :

- 1 : "basilique" de Peyneau (1916) = entrepôt antique n° 1
- 2 : "maison privée" de Peyneau (1916) = entrepôt antique n° 2
- 3-4-5 : bâti à piliers + annexes + dépotoir (préventive 2005)
- 6 : espace neutre entre bâti et passage en bois (préventive 2005)
- 7 : passage ou appontement en bois 47 ap. J.-C. (préventive 2005)
- 8 : espace de circulation, chemin de Lamothe à Mios
- 9 : "maison à colonnade" de Peyneau (1916) = entrepôt ?
(localisation approximative d'après Peyneau 1926)
- 10 : entrepôt ? (préventive 2005)
- 11 : "fanum" fouilles J. Pérès (1969-70)
- 12 : chapelle haut Moyen Âge + sarcophages trapézoïdaux
- 13 : 2008 mise au jour de voirie urbaine antique à l'endroit de la localisation par B. Peyneau de l'église Saint-Jean de Lamothe ?
- 14 : 2008 localisation exacte de l'église Saint Jean de Lamothe retrouvée lors de la mission 2008 grâce à ses contreforts d'angle



Biganos - Bois de Lamothe.
Résultat de la recherche en 2008. Plan corrigé et réactualisé le 28/12/08 (infographie L. Wozny, Inrap).

synthèse, mais aussi celui de la projection vers les deux années à venir nécessaires à une finalisation des travaux entrepris dans ce secteur précis.

Du quartier commercial portuaire antique avec bâtiments et voirie, se décline donc l'évolution radicale des lieux aux V-VIIIe siècle avec mise en place d'un édifice du culte chrétien qui sera suivie quelques siècles plus tard par la création du bourg médiéval de Lamothe et de son quartier culturel (l'église) et funéraire (le cimetière paroissial) à 200 m au sud du château féodal du Castéra. Le cimetière fonctionnera jusqu'au XVIIIe siècle.

Le plan synthétisant ces connaissances se complète donc de ces deux nouveaux éléments et le travail de dégagement des « ruines de la maison privée » décrite par B. Peyneau en 1926 a permis son relevé topographique et la correction de sa position sur le plan (fig.).

La vision globale des découvertes effectuées depuis 2004 fait converger de plus en plus les arguments vers la validité des hypothèses d'un quartier d'entrepôts,

probable port abrité entre fleuve et océan (cf. plan). Au moins quatre des bâtiments antiques reconnus sont interprétés comme des *horrea* (plan : n° 1, 2, 10 et 9). Le bâtiment 3 s'apparente plus à un grenier ou une halle. La circulation s'effectue sur la base d'un réseau viaire étendu est-ouest et nord-sud, carrefour des voies de Bordeaux et celles d'Aquitaine méridionale vers Dax et l'Espagne.

C'est cette situation bien particulière qui donne au site de Biganos une place remarquable au sein du commerce régional. Le mobilier archéologique rencontré à Biganos-Lamothe abonde en ce sens. Citons par exemple la variété et l'abondance des céramiques importées (Trèves, Grande-Bretagne, Besançon, Italie, Centre, etc.). La présence de certains types de céramique comme la Black-Burnished, les gobelets d'Aco, la pré-sigillée de Bram et un vase de Besançon n'est pas un hasard. C'est la même chose pour les verreries. La présence d'une boîte à sceau à l'effigie de l'aigle n'est pas anodine non plus. Le transit y est maximal à la fin du Ier siècle ap. J.-C.

Et la toile du réseau commercial de ce site s'ouvre avec une relative ampleur de l'Ibérie à la Bretagne romaine (Grande-Bretagne).

Cette même année, un diagnostic archéologique d'envergure a été mis en place à Audenge « Maignan » à 6 km de Biganos sur la rive nord de la lagune d'Arcachon (cf. notice dans ce volume Audenge, Maignan Luc Wozny mai 2008). Réputé être un site spécialisé dans la production de poix durant l'Antiquité, Audenge Maignan a pu remplir les entrepôts de Biganos-Lamothe en produits bruts ou dérivés.

La mission 2008 signe donc la première phase d'une nouvelle organisation de la recherche. Les perspectives principales peuvent se déployer sur deux thématiques principales :

— pour l'Antiquité, il s'agit de continuer à étudier le système des entrepôts au moins jusqu'au bâti 2 à l'ouest. Il faut en mieux comprendre l'organisation et reconnaître les bases anciennes en se gardant bien de négliger la voirie et les abords arrière et donc nord des

différents *horrea*. Le départ de voirie vers le Castéra et le bourg actuel sont à exploiter dans un second temps de même que la reconnaissance des accès à l'eau (rivière et lagune) et les liens entre ces eaux, les accès routiers et les différents types d'*horrea*.

— pour le Moyen Âge et l'époque Moderne, maintenant que l'église est localisée, il faut travailler sur les relations cimetière/église et sur la reconnaissance des phases les plus anciennes d'occupation médiévale du secteur aussi bien dans la gestion du cimetière que dans l'architecture civile rurale (cf. les nombreux trous de poteau). La progression de la recherche pour ces périodes doit se faire préférentiellement vers l'ouest.

Pour des raisons issues du jugement du rapport d'opération 2008, la mission a été interrompue par le Sra après avis de la Cira. La commission propose l'ajournement de l'opération, une reprise du rapport par ajout d'études de mobilier plus complètes et la mise en place d'un PCR.

Wozny Luc

LES BILLAUX

Les Sables

Ce diagnostic a été occasionné par la création d'une carrière par Les Granulats d'Aquitaine au lieu-dit «Les sables». Le projet d'aménagement se développe sur une surface de 117 500 m².

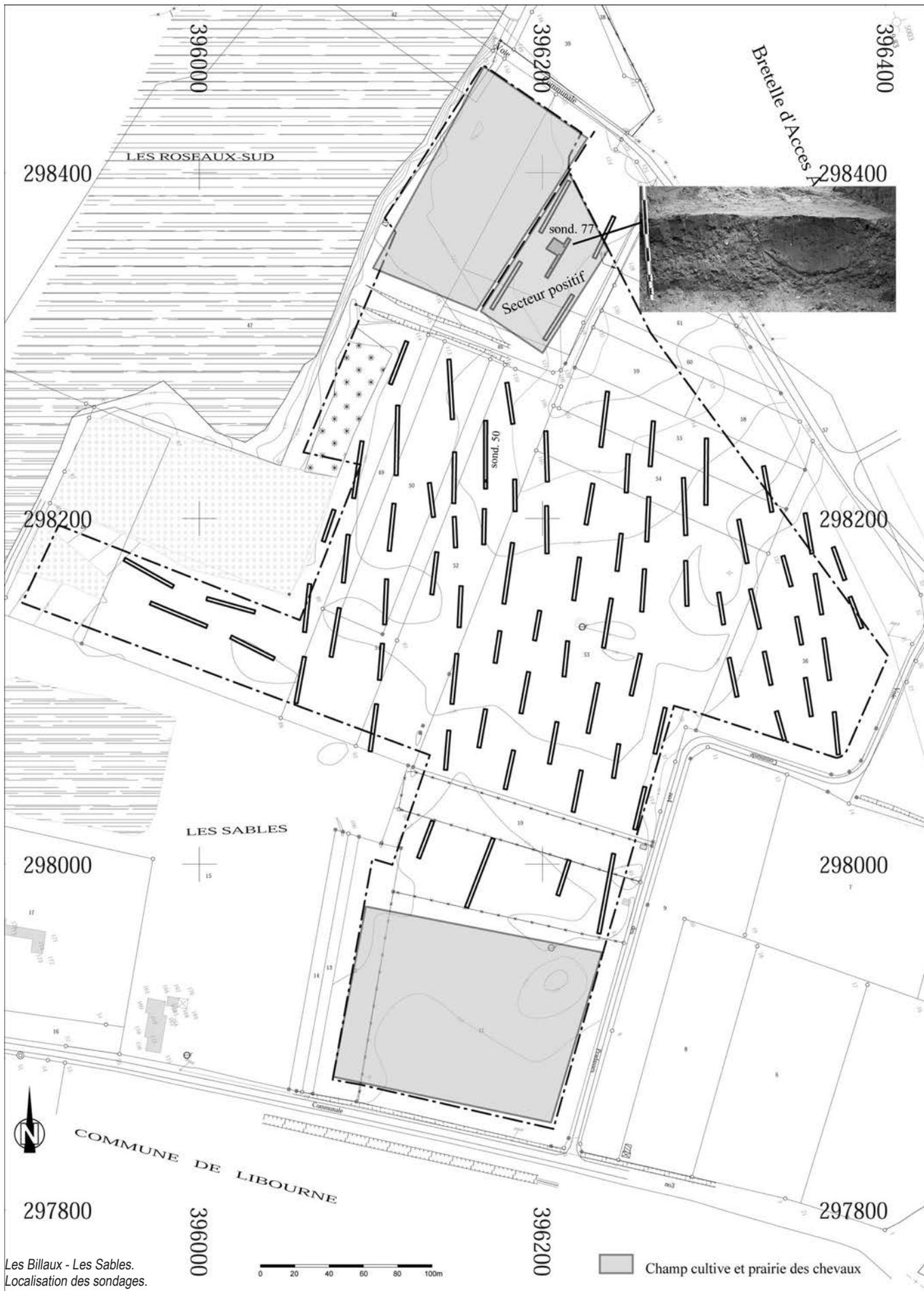
Le site est implanté sur l'une des terrasses fluviales de la rivière de l'Isle correspondant probablement à la basse terrasse. La surface du sol actuel est marquée par une morphologie globalement régulière donnant un aspect lissé à la topographie. Néanmoins, une ondulation fine est encore perceptible sur la parcelle qui présente en plus un encaissement en palier parallèle à la vallée. La zone la plus basse, située en dehors de l'emprise, est d'ailleurs caractérisée par la présence de marécages artificiels montrant la profondeur faible de la nappe, notamment dans la partie basse de la parcelle.

La hiérarchisation des formations sédimentaires montre clairement une forte discontinuité verticale,

voire une présence d'importants *hiatus*, dans l'enregistrement sédimentaire. Sur la base de cette faible conservation des sols, il est clair que les processus d'érosion ont été nettement dominants dans la dynamique sédimentaire. Au-delà de la conservation partielle de la nappe graveleuse, les sols sont très fortement érodés alors que les périodes d'érosion restent mal calées chronologiquement. L'absence de sites archéologiques est attribuable principalement à l'érosion.

Ainsi, seules trois structures en creux de type fosse et un fossé sans vestige archéologique ont été mises au jour, ne permettant aucune attribution chronoculturelle.

Ortega Iluminada,
Sellami Farid



Les Billaux - Les Sables.
Localisation des sondages.



Bas Moyen Âge,
Epoque moderne

BORDEAUX

17 à 25 rue Bigot, 14 à 26 rue de la Contrescarpe

Les sondages archéologiques réalisés entre la rue Bigot et la rue de la Contrescarpe dans une parcelle lotie du centre de Bordeaux (quartier des Capucins) avaient pour objectif d'appréhender les limites du fossé d'enceinte enserrant la ville au XIVe siècle.

Les trois tranchées effectuées ont juste permis de vérifier le mode de comblement de ce fossé et d'apprécier l'importance des niveaux de remblais et d'occupations sus-jacents (bâtiments XIXe).

Dans les différents remblais, le matériel céramique récolté fournit quelques jalons chronologiques, avec notamment des éléments des XVI-XVIIe siècles, mais surtout du XVIIIe siècle. Notons, pour la fin de cette période, la présence quasi-exclusive dans certaines couches, de céramiques destinées au raffinage du sucre pouvant provenir des ateliers potiers de Sadirac.

Scuiller Christian

Gallo romain

BORDEAUX

38 à 44 rue de Cursol et Impasse Caillabet

A Bordeaux, au sud du Peugue, rue de Cursol, la construction d'un complexe immobilier par Bordeaux Métropole Aménagement a été précédée par une fouille sur 1100 m². L'îlot est situé au cœur de Bordeaux sur l'emplacement de l'ancien *Bordeaux Etudiants Club*. Les vestiges de la rue de Cursol mis au jour se rapportent à quatre grandes phases d'occupation antique allant de la fin du 1er siècle av. J.C. et au IVe siècle de notre ère. Au Haut Empire, le site se trouve au cœur d'un secteur suburbain de *Burdigala* reconnu notamment à la cité Judiciaire et rue du Hâ. La fouille a permis de suivre la mise en place d'un quartier de l'agglomération antique occupé depuis la période augustéenne jusqu'à nos jours.

La chronologie des occupations débute avec une aire dédiée à des activités artisanales, aménagée autour d'un four monumental. Elle est accompagnée d'un bâtiment en bois sur sablière basse, jalonné de trous de poteaux et de fosses creusées dans la terrasse sableuse. La surface concernée s'étend au delà des limites de notre chantier au sud. Un mobilier clairement datable des époques pré-augustéenne et augustéenne, entre 10 av. J.-C. et 15 ap. J.-C. se rapporte à cette phase d'occupation.

La seconde phase d'occupation couvre la première moitié du 1er siècle. Elle révèle la construction d'un bâtiment en dur orienté sud-ouest/nord-est, avec une cave bâtie suivant le même axe et une latrine perpendiculaire. L'occupation apparaît plus dense progressivement du sud vers le nord de l'emprise. La moitié nord de l'emprise laisse peu de traces de cette occupation largement tronquée par les états postérieurs antiques et contemporains.

Le troisième état débute par un nivellement général du site caractérisé par la mise en place de remblais d'exhaussement. Les sols sont progressivement nivelés vers le nord de l'emprise. Le centre de l'emprise est occupé par un bâtiment rectangulaire construit suivant une nouvelle orientation ouest-est. Un nouveau bâtiment est construit dans l'angle nord-ouest du précédent, dans le courant du second siècle. Un grand mur orienté d'ouest en est, marque la limite d'un espace occupé par un troisième bâtiment au nord. La disparition des sols d'occupation ne permet plus d'identifier la nature des activités. Une canalisation, à encoches régulières au sommet des piédroits, est construite au sud parallèlement au bâtiment central suivant un pendage est-ouest. Une autre, avec un pendage du sud vers le nord-est contourne par l'est le premier bâtiment. A l'extrémité sud de l'emprise, elle possède une branche perpendiculaire en direction de l'ouest. Les bâtiments associés aux deux branches de canalisations matérialisent le développement d'un quartier urbain muni d'un réseau hydraulique secondaire au sud du Peugue durant le second siècle.

Une quatrième phase perturbe largement les états antérieurs, en ne préservant que quelques élévations. Elle marque un nouveau bouleversement de l'aménagement.

L'exhaussement des sols au sud de l'emprise est contemporain de la construction d'une grande canalisation d'assainissement dans le courant du IIIe siècle. La construction de l'ouvrage traverse l'emprise d'une place ouverte au sud et perce le bâtiment central reconstruit à cette occasion. Les sols surhaussés sont associés à des cloisonnements de



Bordeaux - 38 à 44 rue de Cursol et Impasse Caillabet.



murs en argile et blocs calcaire en liaison avec une pièce consacrée à une activité artisanale. Les deux bâtiments contigus au nord est de l'emprise coexistent. Les murs de l'état précédent sont repris en sous œuvre et surélevés avec des matériaux calcaires récupérés. Une salle avec chambre de chauffe et *praefurnium* s'ouvre sur un hypocauste constitué de douze grandes pilettes privées de leur *suspensura*. Les quatre angles intérieurs de la structure sont équipés de double *tubuli* destinés à chauffer l'étage supérieur.

Suite à un effondrement des piles et de la *suspensura* par soutirage d'une doline, l'espace est comblé et le sommet de l'hypocauste réutilisé comme niveau de circulation durant le Haut Moyen Âge. Par ailleurs, l'implantation de certains murs médiévaux dans l'axe, voire au-dessus des murs antiques,

ainsi que le bouchage du *praefurnium* suggère une continuité de l'occupation.

Les phases d'occupation médiévales postérieures se caractérisent par la récupération de matériaux et l'apport de terres noires. De grandes fosses recoupent sur de larges diamètres la stratigraphie antique sur toute la frange ouest de l'emprise. Plusieurs traces de labours profonds et de cultures en fosses ont perforé les sols de béton antiques. L'angle d'un bâtiment moderne au sud est de l'emprise a livré un dépotoir du XVI^e siècle. Trois latrines modernes et dix contemporaines ont progressivement jalonné la majeure partie de l'emprise durant la période contemporaine.

Migeon Wandel

Haut Empire à
Moyen Âge classique

BORDEAUX

4-6 Place Puy Paulin

35 à 43 rue Porte Dijaux

L'intervention archéologique s'est déroulée dans la construction en cours d'un immeuble en plein centre-ville de Bordeaux par la SCI Saphira. Cet aménagement avait déjà détruit la majeure partie des vestiges archéologiques avant le début de l'opération. Seuls 50 m² ont été réellement fouillés et des coupes ont pu être relevées grâce à la préservation de la stratigraphie sur certaines parois du sous-sol du bâtiment en construction. Ainsi, ont pu être étudiés sur 3,5 m de hauteur des sédiments archéologiques très stratifiés et liés à de nombreuses structures marquant une continuité d'occupation urbaine durant la période romaine et une partie du Moyen Âge, l'ensemble étant très faiblement perturbé par des caves d'époques moderne et contemporaine (cf. fig.).

Les niveaux de la seconde moitié du I^{er} siècle avant notre ère n'ont été observés qu'en deux sondages réduits et n'ont pu être caractérisés (habitat ?, voirie ?). Durant la première moitié du I^{er} siècle de notre ère, le secteur semble voué à une activité artisanale métallurgique produisant des objets en fer et surtout en alliages cuivreux. Une *domus* est construite aux alentours de 60 de notre ère. Elle est signalée principalement par la découverte d'une salle de réception revêtue d'un sol en béton de chaux avec un *emblema* en *opus tessellatum* bichrome (cf. fig.). Malgré cet aménagement, l'artisanat métallurgique semble toujours actif et ce jusqu'au moins le milieu du

II^e siècle de notre ère. La *domus* est détruite au plus tard à la fin du I^{er} siècle de notre ère, peut-être pour faire place à des installations thermales privées (?), occupées au moins durant le II^e siècle.

La fouille n'a livré pratiquement aucun élément des III^e et IV^e siècles. Cette carence implique-t-elle un abandon du secteur ? Un tel *hiatus* d'occupation serait surprenant au sein d'un secteur compris dans l'enceinte du Bas Empire. Il faut plutôt envisager que les niveaux et structures de cette époque ont été occultés par la mise en place d'une riche *domus* tout au début du V^e siècle.

Cette dernière occupait une grande partie de l'espace considéré. Quatre pavements en *opus tessellatum* polychrome ont été observés (cf. fig.). Délimités par des murs maçonnés profondément fondés, aux parois décorées d'enduits peints (cf. fig.), ces sols correspondent aux salles d'apparat de cette *domus* de l'Antiquité tardive : une galerie avec colonnade ouvrant sur un possible jardin, un vestibule et deux salles de réception chauffées par des conduits rayonnants sous le sol et un système de *tubuli* dans les murs. La demeure, qui subit des réaménagements dans le courant du V^e siècle, semble occupée au moins jusqu'au début du VI^e siècle, date à laquelle elle serait détruite, au moins partiellement.

Sur les vestiges de la *domus*, ont été repérées les traces d'un habitat du début du Haut Moyen Âge



Bordeaux - 4-6 Place Puy Paulin - 35 à 43 rue Porte Dijeaux.

Ci-dessous : Vue de détail et interprétation de la coupe stratigraphique n°5 (Cliché et DAO Simon Girond).

Ci-dessous : Vue d'ensemble des vestiges de la pièce 1 de la *domus* du V^e siècle : *opus tessellatum* au décor polychrome présentant une composition orthogonale d'octogones irréguliers sécants et adjacents. Ce sol a été endommagé par les travaux de construction antérieurs à l'opération archéologique (cliché Simon Girond).





Bordeaux - 4-6 Place Puy Paulin - 35 à 43 rue Porte Dijeaux.

Ci-dessus : Vue d'ensemble du sol décoré de la *domus* de la seconde moitié du 1^{er} siècle de notre ère. Un tapis central à trame géométrique isotrope est entouré de motifs de croisettes disposées sur trois rangées ; sur le reste du sol : tesselles noires ou blanches ainsi que plaquettes de marbre incrustées aléatoirement (cliché Simon Girond).

Ci-dessous : Détail du sol et des enduits muraux de la pièce 3 de la *domus* du 5^e siècle (cliché Simon Girond).



caractérisé par des sols en terre et des trous de poteaux. Les niveaux des siècles suivants qui ont pu être explorés n'ont livré aucune structure mais sont marqués par d'importants rejets détritiques signalant vraisemblablement la proximité de l'habitat. Au sommet de la stratigraphie étudiée, un mur maçonné,

dont la tranchée de fondation coupe une grande partie des niveaux du Haut Moyen Âge, signale l'implantation d'un nouvel habitat « en dur » qui pourrait être attribuable au Moyen Âge classique.

Girond Simon

BOURG-SUR-GIRONDE

Le Nègre

Le terrain, objet du présent diagnostic, se situe à proximité de la *villa* gallo-romaine dite de « Les Gogues ». Une prospection réalisée en 1996 fait état de la présence de mobilier antique au sud-est de la parcelle. Qui plus est, des vestiges datés du Néolithique ont été observés dans le secteur.

Aucun élément intéressant l'archéologie n'a été observé au cours de l'opération. Il convient cependant de rester prudent quant à la possibilité d'avoir des installations en relation avec la *pars urbana* dans ce secteur.

Charpentier Xavier

Moyen Âge classique à,
Époque moderne

CAMIAC-ET-SAINT-DENIS

Saint-Denis

A Camiac-et-Saint-Denis, le projet d'aménagement d'un chemin d'accès aux habitations situées à l'est de l'emplacement supposé de l'ancienne église de Saint-Denis a conduit le SRA à prescrire une opération de diagnostic.

1329 m² des 2 980 m² initiaux firent l'objet de cette intervention.

Les fondations de l'ancienne église paroissiale Saint-Denis, dont l'existence est attestée à partir de la fin du XI^e siècle, et plus particulièrement celles de son abside, ont été mises au jour au centre de l'emprise. Le cimetière attenant est illustré par des sépultures en fosses et un sarcophage trapézoïdal. Ses murs de limites ont été appréhendés à plusieurs reprises.

Plus tard, aux XIII^e-XIV^e siècles, le site est occupé par un habitat dont les structures en creux et une zone d'activités se superposent partiellement au cimetière mais il est possible qu'il y ait eu coexistence des deux occupations. Puis au XVII^e siècle, une volumineuse

couche de remblai de démolition scelle les structures (fossé, trous de poteaux et zone de foyers) situées au nord-est de l'emprise. A une date indéterminée, au nord-ouest, les fondations d'un mur réutilisant des éléments lapidaires appartenant vraisemblablement à l'église (statue, colonne et éléments de sarcophages) sont établies. D'autres murs, situés à proximité de l'abside, posent la question de leurs relations avec l'église. Quelques tessons de céramique résiduels semblent témoigner d'une occupation gallo-romaine dans l'environnement du site.

A l'exception d'un mur pour lequel les éléments retrouvés appartiennent au XVI^e ou au début du XVII^e siècle (date de sa récupération ?), la chronologie des tessons est médiévale. Pour certains, la datation est antérieure au XIV^e, probablement du XIII^e siècle.

Moreau Nathalie

GAILLAN-EN-MÉDOC

Château du Mur

Le château du Mur est un site daté en 2007 de la Tène Moyenne (Tène B/C1), d'une superficie de 13 ha, délimitée par un talus ovalaire.

Préalablement à un projet de construction d'un bâtiment commercial, une première évaluation a été effectuée sur une emprise d'environ 4000 m² située dans l'angle sud-est à l'intérieur de la fortification. Sur la presque totalité de l'emprise, le substrat rocheux de l'Oligocène inférieur apparaît quasiment à l'affleurement.

Celui-ci présente un faciès d'érosion typique des lapiaz, ce qui démontre une importante exposition à l'air libre. Mis à part de rares trous de piquets non datés, aucun aménagement anthropique du substrat n'a été décelé. Cependant au sud-est de l'emprise, l'angle d'une grande fosse d'extraction a été mise en évidence. La fosse est grossièrement quadrangulaire et a été explorée sur une cinquantaine de mètres carré.

A cet endroit le substrat apparaît à 10 cm de profondeur et se poursuit jusqu'à 50 cm de profondeur, ce qui correspond à l'extraction d'une seule assise qui reposait sur un niveau marneux. Le remplissage de la fosse est constitué par des déchets domestiques et des rebuts marneux d'extraction.

Un important foyer lenticulaire d'un mètre vingt de diamètre est présent à l'angle de la fosse d'extraction

Le mobilier présente des caractères légèrement plus archaïques que celui recueilli lors de la campagne 2007 et date le comblement de la fosse de la Tène A/B1.

Cette fosse d'extraction représente la structure la plus ancienne connue sur le site et pourrait ainsi dater la construction du talus dans lequel un four daté de la Tène B2/C1 était implanté.

Coutures Philippe

HOSTENS

Le Bertet de Près

■ Présentation générale du site

Le gisement de plein air de Bertet du Près découvert en 1990 par Gwénolé Belbeoc'h est situé en limite sud du bourg, dans un secteur de dunes anciennes. Un soigneux ramassage en surface, dans un semis de pins, a permis de recueillir une industrie lithique abondante et diversifiée en trois secteurs très proches. Cette industrie comporte des éléments clairement attribuables à l'Azilien (pointes à dos) et une composante plus récente à microlithes (Sauveterrien).

■ Sondage

En 2008, un sondage de 2 m² a été entrepris sur l'une des parcelles. Les vestiges archéologiques ont été repérés en trois dimensions, portés sur plan et les sédiments ont été systématiquement tamisés à l'eau.

La stratigraphie du sondage correspond aux différents horizons d'un podzol et elle montre la succession suivante de haut en bas dans un contexte de sables fins à moyens pédogénisés à passées plus grossières : le sédiment, sableux qui contient l'industrie lithique est clairement podzolisé ; ce paléosol coiffe une dune ancienne de type barkhane. Les vestiges archéologiques se répartissent sans solution de continuité sur toute la hauteur de la coupe jusqu'au

sommet de l'alias. Ils pourraient avoir été déplacés par ruissellement, mais ont gardé des bords et des nervures frais.

Pauvre, l'outillage comporte une pointe à dos entière et une autre fragmentaire, une extrémité de lame appointée, un fragment de pièce à dos, un fragment de lame à dos, un fragment de lame utilisée, un fragment de triangle douteux. Les produits de débitage et les déchets de taille comportent des éclats, des micro-éclats et des esquilles, des lames et des lamelles, trois nucléus, quelques débris et fragments indéterminables.

Ce site, assez étendu, comporte plusieurs secteurs d'occupation qui se rattachent au Sauveterrien ou à l'Azilien avec sans doute des possibilités de recouvrement. Le sondage a essentiellement livré des indices d'Azilien. Le silex de Villagrains domine, associé à du silex sénonien noir à grain très fin provenant de galets. La présence au sommet d'une dune ancienne d'une industrie azilienne, peut-être en position secondaire, mais dont les éléments n'ont apparemment pas subi un long transport, est un élément d'information particulièrement intéressant qui permet d'attribuer une limite supérieure à la mise en place de cette dune.

Ce gisement appartient à l'ensemble de petits gisements de plein air épipaléolithiques et mésolithiques des abords de la ride anticlinale de Villagrains, où la présence de silex campanien a attiré les hommes préhistoriques. Cet ensemble se rattache

à un plus vaste ensemble qui s'étend dans la Haute Lande, le bassin de la Leyre et en bordure du littoral landais et médocain.

Lenoir Michel

Second Âge du Fer

ISLE-SAINT-GEORGES Dorgès

Le site archéologique de Dorgès, connu depuis les surveillances d'Olivier Coussillan, puis par les récentes campagnes de prospections (Th. Mauduit 2003 à 2008), vient d'être élargi sur la parcelle 515 (section B) qui n'avait pas encore livré de vestige significatif. Il y avait cependant une forte probabilité que le secteur soit concerné par une occupation passée.

Il faut rappeler que la position exceptionnelle du site de l'Isle-Saint-Georges (sur la Garonne, près de Bordeaux) et l'attestation d'un abondant mobilier dans un bon état de conservation a conduit une équipe de l'université de Bordeaux 3, dirigée par Anne Colin, à mettre en place un programme de recherche sur le terrain afin de mieux cerner le site : reconnaissance des limites d'occupation et établissement d'une chronologie relative. La parcelle 515 est aussi concernée par un projet de prospection géophysique par l'équipe de Vivien Mathé de l'université de la Rochelle, programmé pour 2009.

Sur le secteur de Dorgès, ces dernières années, les recherches ont révélé la présence d'un matériel attestant une occupation humaine depuis au moins le III^e siècle av. J.-C. (tessons de Dressel 1A, céramique protohistorique). Le mobilier métallique est caractérisé par différentes étapes de l'activité de métallurgie. De nombreux résidus de plomb et de bronze, collectés sur une superficie d'environ deux hectares, forment des déchets de fonderie et d'une métallurgie artisanale. Les monnaies sont nombreuses, avec des types gaulois, celtibères, romains et gallo-romains. Le site a livré des fragments de fibules de types différents, mais aussi un mobilier remarquable comme une petite hache à talon (datée du Bronze moyen). Dans ce lot, il faut noter la présence d'un fragment de statuette en bronze et un dé en plomb. La faune est assez bien représentée dans le ramassage, l'étude a été réalisée par Patrick Michel.

Cependant, malgré les prospections effectuées sur la parcelle 515, cette zone, pourtant mitoyenne du site principal, s'est révélée très pauvre en mobilier archéologique. En octobre 2008, des travaux de terrassement et d'arrachage de vigne entraînent une intervention rapide, grâce à l'obtention, de la part du Sra d'Aquitaine, de l'autorisation d'une prospection

pédestre et au détecteur de métaux. Le ramassage de surface révèle alors la présence d'un mobilier archéologique concentré sur la partie sud-est de la parcelle.

Le traitement du mobilier céramique est en cours, mais on peut déjà signaler la présence de céramiques essentiellement protohistoriques (plutôt Deuxième Âge du Fer), de nombreux fragments de terre rubéfiée, probables vestiges de torchis d'habitation (ou de fours), touchés par les travaux, ainsi que des résidus de bronze. Outre les vestiges d'activité de métallurgie (plomb et bronze), la prospection au détecteur de métaux a permis la découverte d'un second dé à jouer en plomb, de typologie similaire à celui trouvé sur la parcelle 63 de la même section, mais au pointage différent (et toujours non conventionnel), et quelques objets en fer dont la datation reste indéterminée.

Le terrain, décaissé en limite sud de parcelle afin d'aménager une bande de roulement pour les engins agricoles, a livré, à l'angle sud-est, un ensemble de structures, dont il conviendra de déterminer la nature, ainsi qu'une fondation de mur en moellons calcaires d'apparence moderne qui semble avoir perturbé les niveaux en place. Les couches archéologiques sont situées à environ 40 cm de profondeur, niveau atteint par les travaux. Le déblai a été épandu sur le reste du terrain labouré, en attente de travaux de finitions (hersage et nivelage) puis de plantation.

La mise en place d'une fouille de ces structures apporterait des données précieuses en complément de la future prospection géophysique de la parcelle, en projet pour 2009. Une excavation complète des niveaux nous informerait sur une chronologie relative non établie, ainsi que sur la morphologie et la destination des structures observées. Les niveaux ne semblent pas perturbés dans leur ensemble, leur position affleurante donne la possibilité d'une campagne rapide et peu onéreuse.

En complément à ces recherches sur la parcelle 515, une rapide prospection sur la parcelle 63 sur un secteur dont le sol venait d'être travaillé a livré deux nouvelles monnaies gauloises (un petit bronze de *Contoutos* et une petite monnaie en argent encore indéterminée) ainsi qu'un fragment de fibule

à plaquette datée du I^{er} siècle. Cette dernière porte à treize le nombre de fibules trouvées (fouille ou prospection) sur la commune.

Signalons également l'étude d'un lot intéressant de tessons de céramiques mis au jour lors du creusement d'une piscine, il y a quelques années sur le secteur très sensible des Gravettes, et qu'à bien voulu nous confier O. Coussillan à qui il avait été donné. La fourchette

chronologique concerne surtout le Deuxième Âge du Fer et l'époque Augustéenne avec essentiellement de la céramique commune majoritairement non tournée, élément abondamment reconnu sur ce site.

Mauduit Thierry
Sassi Mohamed

Gallo romain à
époque moderne

JAU-DIGNAC-ET-LOIRAC La Chapelle

La fouille du site de « La Chapelle » (qui avait débuté en 2001) s'est achevée en 2009. Nous préparons actuellement la publication de la monographie du site qui paraîtra à la fin de l'année 2010 (supplément de la revue *Aquitania*). Par ailleurs, le site sera aménagé pour une ouverture au public dans le courant de l'année 2011. En effet, la parcelle concernée avait été achetée par la municipalité de Jau-Dignac-et-Loirac qui y a vu une opportunité pour mettre en valeur son patrimoine. L'ensemble du mobilier devrait rejoindre le musée d'Aquitaine où quelques objets sont déjà exposés depuis le mois d'octobre (collections permanentes, salle du Haut Moyen Âge).

Cet ancien îlot des bords de l'estuaire de la Gironde est d'abord occupé par un temple gallo-romain dont plusieurs états ont été mis au jour. La dernière campagne de fouille a permis de retrouver le négatif d'une première *cella* carrée, située sous la seconde mais légèrement plus au nord-est. La datation de ce premier état doit être encore affinée mais pourrait se situer dans le courant du I^{er} siècle av. J.C. Le temple est ensuite reconstruit suivant un plan assez similaire comprenant d'abord une *cella* carrée à laquelle vient s'ajouter un *pronaos*. Plus tard, vers la fin du II^e siècle ou le début du III^e, une galerie périphérique est ajoutée. Le temple est occupé tardivement jusqu'à la fin du IV^e siècle. Même si les niveaux d'occupation antique étaient assez mal préservés, le mobilier mis au jour est assez riche et diversifié (petit mobilier métallique, monnaies, céramiques, statuettes en terre cuite, coquillages, restes fauniques ...); son étude (actuellement en cours) apportera beaucoup sur le fonctionnement de ce sanctuaire qui apparaît isolé sur le rebord de l'îlot.

Les ruines de ce temple sont ensuite réaménagées ce qui témoigne d'un grand changement dans la fonction du site. Le *hiatus* d'occupation est évident, mais la réoccupation n'est pas fortuite et tient

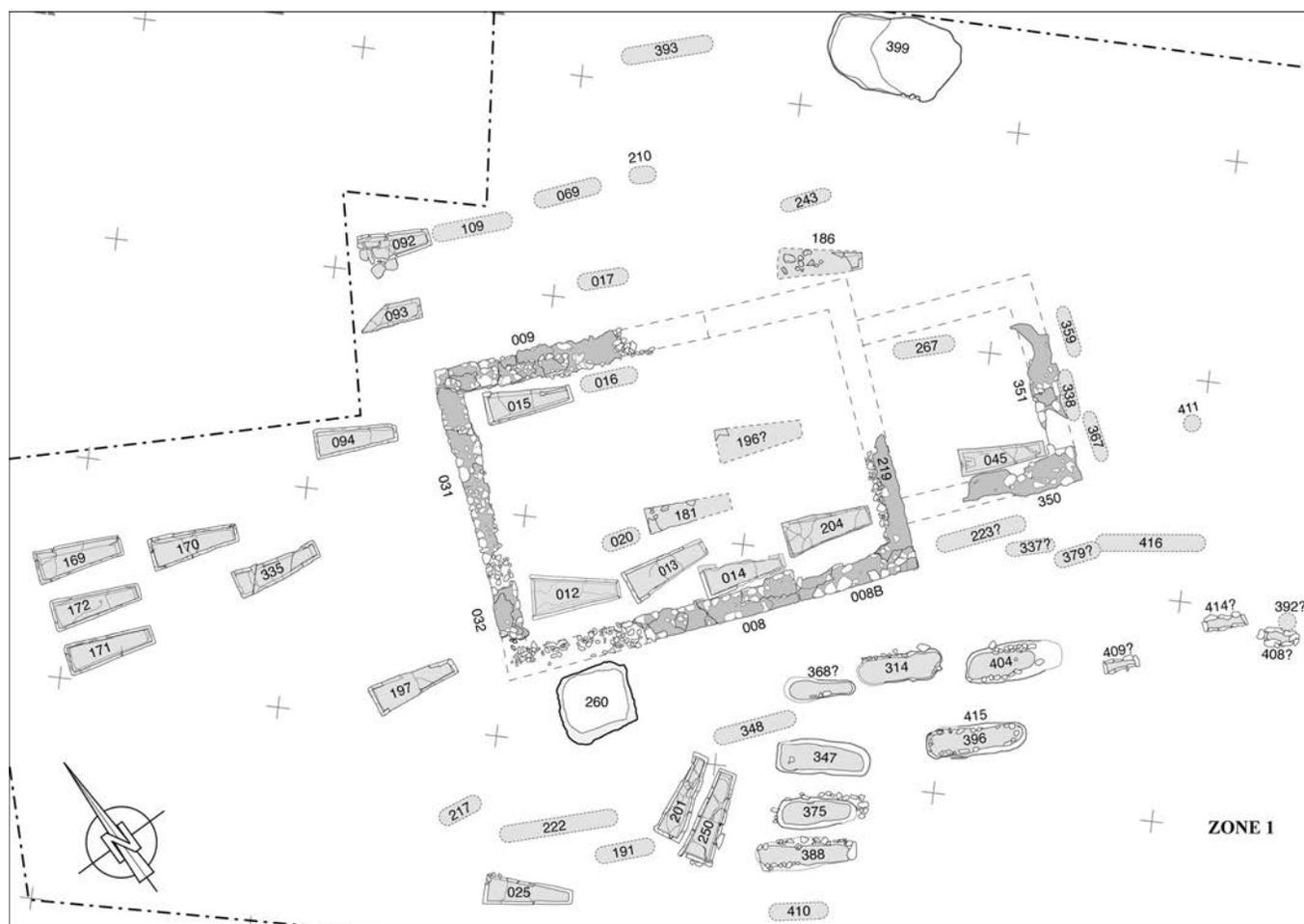
compte de la présence de bâtiments anciens dont on pouvait tirer parti, tant du point de vue matériel que symbolique.

Ce sont probablement les membres d'une riche famille aristocratique qui ont transformé cet espace pour en faire une nécropole patrimoniale au sein de laquelle les ruines sont converties en une petite église abritant une douzaine de sépultures assez prestigieuses.

La fouille de 2009 a permis de compléter le plan de la nécropole environnante notamment au nord et à l'est de l'église. Une dizaine de sépultures, essentiellement en coffrage de bois, ont été mises au jour dans ce secteur. Au total, la nécropole apparaît donc très centrée autour du pôle ecclésiastique et ne s'étend pas au-delà d'une dizaine de mètres de l'édifice. La fouille, quasi exhaustive de cette nécropole du Haut Moyen Âge permettra de travailler précisément sur les modes d'inhumation et sur le « recrutement » de ce gisement funéraire. Les résultats de plusieurs datations radiocarbones et d'analyse paléogénétique devraient apporter des informations précieuses. Des travaux ont aussi été initiés sur la restitution des coffrages de bois (Réveillas *et al.* à paraître 2010) et sur le mode de fabrication des sarcophages (Rougé *et al.* à paraître 2010).

L'église est détruite et laisse place à un petit habitat (XI^e-XII^e siècle ?) venant s'installer sur les ruines et attestant de l'intensité de l'occupation de l'îlot. Au XIII^e siècle, la construction d'une chapelle médiévale sur le site vient perpétuer la mémoire de cette ancienne occupation. En effet, la présence de sépultures a pu contribuer à l'édification d'un lieu de culte chrétien à cet emplacement auquel une trentaine de tombes ont été associées.

Cartron Isabelle,
Castex Dominique



Jau-Dignac-et-Loirac - La chapelle. Plan de la nécropole et de l'église du Haut Moyen Âge, état 2008 (relevés et DAO, D. Kawe, D. Boyer).

Moyen Âge classique

LANGOIRAN Le Castéra

Dans le cadre du projet lancé en 2004 autour du site de la plateforme fossoyée du Castéra, l'année 2008 a été consacrée à la fin du diagnostic entamé en 2007. Contrairement à ce qui avait été initialement prévu, l'étude du fossé a été repoussée pour des raisons techniques.

L'intervention s'est focalisée sur le mur d'enceinte - structure en terre qui a fait l'objet d'une première approche par Claire-Anne de Chazelles (CNRS, UMR 5140, Lattes) - et sur la fin du sondage ouvert à l'intérieur de l'enceinte. Deux grandes phases d'occupation du site ont été repérées. La dernière phase d'occupation du site, attribuée au XIII^e siècle, correspond à l'état du site tel qu'il a été révélé par les photographies aériennes et à l'image superficielle de la prospection géophysique avec une série de constructions accolées à l'enceinte polygonale.

La nouveauté essentielle pour 2008 est la mise en évidence d'un état antérieur. Attribué pour l'instant au XII^e siècle, il correspond à une organisation tout à fait différente du site alors centré sur un édifice

quadrangulaire dont l'un des côtés a été recoupé par le sondage effectué.

Dans la zone fouillée, l'édifice a été entièrement épierré, comblé avec un sédiment particulièrement compact mêlant argile et grave. Cette découverte confirme et précise l'image profonde du site, fournie par les prospections géophysiques conduites en 2006 par notre regretté collègue Michel Martinaud (décédé en mai 2008), qui pensait que la plateforme du Castéra avait été aménagée artificiellement à partir d'un noyau de remblai pierreux ou graveleux d'origine anthropique (cf. notice et figures bilan scientifique régional 2006). Les premières bases acquises au terme de deux campagnes de diagnostic nous permettent d'envisager l'ouverture d'une fouille programmée qui devra être conduite sur une large surface pour comprendre l'évolution, la chronologie et les fonctions d'un site dont la stratigraphie promet d'être complexe et les structures malmenées par des récupérations successives.

Faravel Sylvie



Après quatre années de campagnes de fouille sur le site archéologique Saint-Romain de Loupiac, l'année 2008, dernière d'un programme triennal, fut consacrée à la poursuite des secteurs ouverts en 2006. Les faits suivants sont particulièrement notables :

— Dans les pièces de l'aile sud-est de la *pars urbana* des fosses et des trous de poteaux ont été fouillés. Le dégagement de l'une d'elles nous a conduit à effectuer un sondage dans les pièces PCE202-ESP237 et de mettre au jour un bassin mosaïqué (BS319).

— La découverte d'une troisième sépulture, lors de la campagne de juillet 2008, a entraîné la fouille minutieuse de ces trois tombes en octobre par deux anthropologues.

— L'extension de la *villa* au sud-ouest et au nord-ouest a été confirmée par l'ouverture d'un nouvel espace (ESP296) et la présence de deux murs parallèles dans un sondage à 7 m de la limite de fouille actuelle.

De ces cinq campagnes de fouille, il résulte six phases de construction de la *villa* depuis la première moitié du 1^{er} siècle ap. J.-C. jusqu'à son abandon en tant que telle aux VI^e-VII^e siècles ; sa fonction originelle est alors profondément modifiée par l'implantation d'un espace funéraire et de constructions maçonnées ou en matériaux légers.

Dans la première moitié du 1^{er} siècle ap. J.-C., la *villa* se compose d'un péristyle, au sol en mortier et cailloux, encadré de deux ailes au sud-ouest et au sud-est. La seconde ne comporte qu'une seule pièce PCE298 dont les niveaux de la première moitié du 1^{er} siècle n'ont pas été atteints. Mais la première présente quatre pièces (PCE217, PCE207, PCE192 et PCE286) et un espace ESP296. L'abandon de la pièce PCE207 est marqué par le remblai de destruction, daté de la première moitié du 1^{er} siècle ap. J.-C.

Les fragments d'enduits peints issus de ce remblai ont été remontés et restitués : le décor, formé d'un panneau uni rouge ocre scandé de candélabre et d'une plinthe mouchetée, est de la première génération du III^e style pompéien, soit entre 15 av. et 15 ap. J.-C. Cela confirme que la *pars urbana* est déjà établie au début du 1^{er} siècle ap. J.-C.

Dans la deuxième moitié de ce siècle, le péristyle reçoit un nouveau sol, construit en mortier, et une banquettes (BQ314) tandis que la pièce PCE192 de l'aile sud-ouest est aménagée d'un foyer (FY303) fonctionnant avec une sédimentation de sol riche en cendres et charbons.

La pièce PCE298 de l'aile sud-est reçoit le caniveau CN310. Au sud-est, un premier complexe thermal est caractérisé par un *caldarium* à *solium* quadrangulaire et d'un *laconicum*, alimentés par un *praefurnium*

(phase 2 a). Dans la phase 2 b, la pièce PCE192 est abandonnée pour un espace ouvert ESP299 matérialisé par un sol en mortier.

Dans la première moitié du II^e siècle (phase 3 a), le péristyle reçoit son dernier sol, construit en béton de tuileau, qui perdure jusqu'à l'abandon de la *villa* ; il possède une colonnade (SL284 et SL279), un bassin ornemental à quatre ailes (BS189) et un réseau de caniveaux (CN173). Dans l'aile sud-ouest, l'espace ESP299 laisse place à une pièce semi-circulaire PCE208, au sol de terre rubéfiée. Dans la pièce PCE298, le caniveau est remplacé par un autre et une fondation de sol en mortier. L'aile sud-est reçoit également le bassin mosaïqué (BS319) et deux sablières basses isolées au nord-est. Dans la deuxième moitié du II^e siècle, caractérisant la phase 3 b, le mur nord-est du bassin ornemental est obstrué par un mur. L'aile sud-est de la *pars urbana* est aménagée d'une nouvelle pièce PCE317 avec un réseau de caniveaux. Les sablières basses au nord-est sont abandonnées pour une structure bâtie indéterminée et une fondation de sol en mortier et en briques cuites. Une nouvelle pièce est construite au sud de la *pars urbana* PCE318.

Au III^e siècle, dans une première phase 4 a, le bassin BS319 est détruit et la pièce PCE317 est divisée en deux espaces (PCE204 et ESP203) dans lesquels sont installés deux niveaux d'occupation. Dans une deuxième phase 4 b, la pièce PCE298 de l'aile sud-est est divisée en deux couloirs (ESP190, ESP237) et trois pièces (PCE252, PCE195 et PCE202) supplémentaires, aux sols en béton de tuileau, ouvertes sur la galerie sud-est du péristyle. Le couloir ESP190 se singularise par un sol construit en *opus signinum*. La pièce PCE204 est aménagée d'un réseau de caniveaux tandis que le couloir ESP203 reçoit une préparation de sol en mortier. Dans l'aile sud-est, l'espace ESP296 reçoit un sol en béton de tuileau. Un second complexe thermal est mis en place avec une *natatio*, bordée d'une colonnade et d'un sol en béton de tuileau, ainsi que probablement deux salles chaudes PCE318 et PCE210, dont seuls les hypocaustes sont conservés. Au sud de la *natatio*, sont implantées deux nouvelles pièces PCE86 et PCE89 avec des sols en béton de tuileau. Cette phase se caractérise par une généralisation des sols en béton de tuileau sur l'ensemble de la *villa* aussi bien dans la *pars urbana* que dans la zone thermale.

Dans le courant du IV^e siècle, phase 5, le bassin ornemental est comblé par une série de remblais à base de destruction ; le puits PT1, d'après la chronologie relative avec les structures voisines, est creusé.



Loupiac - Saint-Romain. Relevé archéologique de la villa (Jérôme Marian). Relevé topographique du prieuré et de la maison (Jean-Paul Cazes).

Entre la fin du IV^e siècle et les premières décennies du Ve (phase 6), la *villa* est embellie par la pose de sols construits en *opus tessellatum* aussi bien dans l'aile sud-est de la *pars urbana* que dans la partie thermale : les pièces de l'aile sud-est (PCE252 et PCE202) sont ornées de mosaïques à décors végétaux tandis que la *natatio* est décorée de tapis à motifs géométriques. Le couloir ESP190 fonctionne toujours avec son sol en *opus signinum*. La pièce PCE86 au sud des thermes reçoit également un sol mosaïqué. Pour l'occasion, la *natatio* revêt une nouvelle couche de béton de tuileau, qui englobe les escaliers et un trop-plein, un sol dallé en terre cuite sur le pourtour et deux piédestaux qui devaient porter une fontaine. Le stylobate est lui aussi aménagé de sols mosaïqués.

En deux temps, la phase 7 se caractérise d'abord par le comblement définitif du bassin ornemental avec des remblais de destruction entre les Ve et VI^e. Que devient alors le bassin ? Aucune réponse ne peut être apportée actuellement. Aucune autre transformation ne semble intervenir et la *villa* continue à être occupée durant cette période. Son abandon en tant que *villa* est daté entre les VI^e et VII^e siècle par le remblai.

Au Haut Moyen Âge, la *villa* fait l'objet de nombreuses transformations.

La première consiste en la création, dans l'aile nord-est de la *pars urbana*, d'un espace funéraire avec trois tombes de lépreux (SP239, SP240 et SP311). L'absence de recoupement laisse envisager une occupation de courte durée et/ou une faible densité. Toutefois, dans la propriété voisine au nord-est, une autre sépulture est d'architecture et de datation analogues, mais il faudrait vérifier si le défunt présente les mêmes symptômes. Les remblais qui coupent ces sépultures fournissent un *terminus post quem* entre les VI^e et VII^e siècles.

La deuxième transformation est l'aménagement, à l'intérieur de la *villa*, de trois espaces avec des structures maçonnées (MR257, MR211), des trous de poteaux et des fosses. Les comblements des fosses fournissent une fourchette entre l'Antiquité tardive et le Haut Moyen Âge, mais l'on ne peut pour autant savoir si ces occupations sont contemporaines.

Une communauté monastique s'installe à Saint-Romain, entre 1155 et 1166, suite à une donation d'un seigneur local, Bernard de Ségur du Cros. Elle s'est implantée en lieu et place des vestiges de la *villa*, qui était encore partiellement visibles et dont elle s'est servie, au moins pour le remploi des matériaux, et peut-être plus.

La chapelle qui subsiste encore aujourd'hui, très sobre, surprend par l'aspect massif et solidement bâti de ses élévations. Dressée en assises régulières de moellons de remploi, elle présente quelques caractéristiques attribuées à la lignée architecturale romane. Cependant, les difficultés de chronologie relative et le manque de comparaison avec des édifices locaux, rendent délicat de préciser un cadre chronologique plus restreint que les XI^e-XII^e siècles. La chapelle pourrait parfaitement dater du moment où le programme prieural lancé par Bernard de Ségur se met en place ; mais elle pourrait tout aussi bien correspondre à l'*oratorium Sancti Romani* mentionné comme déjà existant dans le cartulaire de la Sauve Majeure. Dans ce contexte, la réoccupation funéraire ou cultuelle des lieux à l'époque mérovingienne est tout sauf anodine.

Dans un deuxième état du prieuré, une pièce est accolée au sud du chevet plat. Un départ de mur signale une autre pièce au sud du mur de façade mais à un étage inférieur. Elles auraient été détruites lors de la construction de la route au XVIII^e siècle. Tout cela prêle à croire que le prieuré se développait au sud-ouest de la chapelle. Mais c'est peu de vestiges par rapport aux structures évoquées dans le cartulaire : un oratoire, des cellules pour les moines, une *domus*, une cour et un jardin. Dans le courant du XVIII^e siècle une demeure moderne s'implante sur cet emplacement ; la chapelle est transformée en chai ou en grange et quelques autres structures sont réutilisées.

Ce bilan, prometteur, est loin d'être définitif. La perspective de fouilles futures, associées au projet de mise en valeur du site, donne l'espoir de nouvelles informations.

Marian Jérôme

Le site gaulois de Lacoste a été découvert en 1954 par Michel Sireix. Dès lors et pendant près de quarante ans, Lacoste a fait l'objet de prospections systématiques et de fouilles programmées qui ont permis de réunir un ensemble exceptionnel de mobilier archéologique attribuable au Deuxième Âge du Fer (IV^e/I^{er} siècle av. J.-C.) et au début de l'époque gallo-romaine (I^{er}/II^e siècle ap. J.-C.).

Le projet de mise en place d'une canalisation de gaz naturel, par Total Infrastructure Gaz France devant traverser le site de part en part, est à l'origine de cette fouille préventive. Un diagnostic archéologique a été réalisé en amont de l'intervention par Isabelle Kerouanton en mars 2007 (Bsr 2007, p. 120), afin de localiser les zones les plus sensibles à explorer sur le tracé de l'ouvrage. La fouille préventive a duré huit



Mouliets-et-Villemartin - Lacoste.
Ci-dessus : Vue d'ensemble de la fouille sous chapiteau (cliché Ch. Sireix, Inrap).
Ci-dessous : Vue aérienne du site de Lacoste (cliché Fr. Didierjean, Ausonius).



mois sur un espace linéaire de 700 mètres de longueur et 10 mètres de largeur, elle a réuni une équipe formée d'une quarantaine d'archéologues de l'INRAP.

La fouille s'est tout d'abord déroulée en plein air, puis, de novembre à mars, sous un chapiteau protégeant un vaste espace de 2000 m². Plusieurs constructions domestiques ont été exhumées mais dans un état de conservation malheureusement très médiocre. Les maisons gauloises de Lacoste sont de petite taille (pas plus de 20 m² pour celles rencontrées), construites à partir de matériaux périssables comme la terre et le bois. Les sols se présentent sous la forme de couches de graviers rapportées.

Depuis sa découverte, le site a livré une multitude d'objets en fer qui témoignent des nombreuses activités pratiquées : domestiques, artisanales et agricoles. La fouille préventive de 2007/2008 apporte une information majeure sur l'origine de ces objets. En effet, on sait aujourd'hui qu'une large part d'entre eux était manufacturée sur place, dans des quartiers spécialisés. Outre des scories et des battitures, les forgerons de Lacoste ont laissé derrière eux une importante quantité de chutes de métal et d'objets rompus lors de leur mise en forme (principalement des petites pièces comme des fibules), ainsi qu'un lingot de fer plat à extrémité enroulée de type « *Currency bar* ». Cette opération a également permis de fouiller une zone où des activités artisanales vouées à la fabrication d'objets en alliage cuivreux ont été pratiquées. Il s'agit d'une aire de travail formée d'un sol de terre battue

sur lequel est apparue une zone de concentration de petites gouttelettes de métal, de fragments de creusets et des barrettes préformées.

La céramique est de loin le type de mobilier recueilli le plus fréquent (environ six tonnes de tessons !). Le vaisselier en usage au deuxième Âge du Fer se compose principalement de pots à cuire, d'écuelles, de coupes, de gobelets et de vases de stockage. Les vases étaient fabriqués sur place, dans un quartier spécialisé implanté en périphérie du site où onze fours de potiers ont été fouillés en 1984 et 1985.

Cette opération préventive a été une bonne occasion d'appréhender l'organisation interne du site à partir d'une fouille qui le traverse de part en part. Avant tout, on peut dire aujourd'hui que Lacoste n'a jamais été fortifié, il s'agit d'un site ouvert de plaine, une agglomération artisanale principalement active entre La Tène C1 et D1. La partie « habitat » ne semble pas occuper un espace supérieur à quatre à cinq hectares ; tout autour sont implantés des quartiers artisanaux avec, entre autres, des forgerons, des bronziers, des potiers et, peut-être, des verriers.

Lacoste compte aujourd'hui parmi les plus importants sites d'Europe celtique. Son développement et sa prospérité, antérieurs à l'apparition des *oppida*, reposent avant tout sur une économie basée sur la production spécialisée, le commerce et les échanges d'objets manufacturés.

Sireix Christophe

PESSAC

1 rue Adrien Ducourt et 16 avenue Jean-Jaurès

Suite au projet de réalisation de travaux complexes, par la société Aquitanis, deux opérations de diagnostic archéologique ont été réalisées. Les parcelles qui ont fait l'objet de ces sondages sont situées au chevet de l'église Saint-Martin et s'allongent d'ouest en est le long de la voie de chemin de fer sur plus de 80 m. Dans ce secteur, les vestiges d'une *villa* gallo-romaine ont été observés au XIXe siècle.

Pourtant le diagnostic n'a révélé aucune structure ni vestige permettant d'établir à cet endroit l'existence d'un site. Cette absence s'explique peut-être partiellement par le creusement de fosses dans la

terrasse, qui furent rapidement remblayées à l'aide de sable rapporté à une date très récente, minimum XIXe siècle. Le but de ces remblais fut certainement la mise en culture de la parcelle, eu égard aux traces de labour observées dans les sondages. On peut toutefois noter deux puits dont la date de construction n'est pas connue, mais qui furent repris à une date également récente, pour être finalement abandonnés, puis recouverts par du bitume.

Notices issues du rapport final d'opération fourni par le responsable Pons Jacques (Inrap)

PLEINE-SELVE

Eglise

La fondation de l'abbaye de Pleine-Selve est attribuée à l'archevêque de Bordeaux Geoffroy du Loroux (1135-1158). Implantée au nord du diocèse entre 1145 et 1150, elle fut rapidement confiée par l'archevêque à l'ordre de Prémontré. Seules sont conservées aujourd'hui les parties orientales de l'église (chevet, croisée et bras nord du transept). La totalité des bâtiments conventuels a, peu à peu, disparu depuis le saccage de l'abbaye au XVe siècle. Un document moderne conservé aux archives départementales de la Gironde présente un plan du domaine de l'abbaye, entouré d'une enceinte munie de tours, en partie entourée d'un cours d'eau aujourd'hui nommé le Ruisseau de l'Abbaye, et accessible par une porterie au nord. À l'intérieur de l'enceinte, le document révèle une église munie de deux cloîtres entourés de bâtiments conventuels, d'un vaste jardin, et autres annexes nécessaires à la vie quotidienne du monastère.

Classée aux Monuments Historiques en 1908, l'abbaye de Pleine-Selve n'avait jamais été l'objet d'une étude complète. La campagne de 2007 a consisté en un relevé topographique pour placer les vestiges en élévation dans leur contexte actuel. Une prospection électrique a aussi été réalisée afin de situer des vestiges enfouis et vérifier la cohérence avec le document moderne présentant un plan du domaine.

La campagne de 2008 a essentiellement porté sur une étude architecturale approfondie pour définir les phases de construction de l'édifice. Il apparaît au terme de l'étude que le chevet plat et les deux bras du transept ont été élevés simultanément. On a remarqué également que le mur occidental du bras sud du transept se pose sur les vestiges du mur sud de la nef. Deux hypothèses sont alors possibles : soit l'église a été construite de l'ouest vers l'est avec un

changement de parti effectué en arrivant au transept, soit les vestiges de la nef correspondent à un état antérieur et les parties orientales appartiennent à une phase de reprise (deuxième moitié - fin du XIIe siècle). Il fut ensuite décidé de construire une chapelle orientée sur chaque bras du transept : la chapelle nord a été terminée, mais, au sud, il ne subsiste que les travaux préparatoires à la chapelle qui ne fut vraisemblablement jamais achevée. Il semble que les voûtes d'ogives de la chapelle nord soient d'origine, et c'est vraisemblablement au même moment que l'abside du chevet et le transept furent voûtés d'ogives. Les culs-de-lampe recevant les ogives de la chapelle nord présentent une forte parenté avec des éléments visibles dans le chœur de la collégiale Saint-Seurin de Bordeaux, estimés de la fin du XIIe siècle. Quant à la croisée du transept, elle était voûtée d'une coupole sur pendentifs probablement dès le projet primitif, comme le fut la nef. Les vestiges d'un pendentif sont encore visibles sur la façade occidentale de l'église qui correspondent à la clôture des ruines aux XVIIe-XVIIIe siècles.

Pour compléter l'approche géophysique et topographique de 2007, une série de photographies aériennes furent réalisées en juillet 2008. Les résultats ne sont pas très significatifs pour cette première campagne photographique, mais la zone reste à surveiller dans l'attente de conditions plus propices (cultures).

Une campagne de restauration de l'église sera menée en 2009 et 2010 par les Compagnons de Saint-Jacques. Cette intervention sera une opportunité pour profiter des échafaudages en place et mettre à l'épreuve les hypothèses ci-dessus proposées.

Masson Juliette

PODENSAC

Les Coudannes

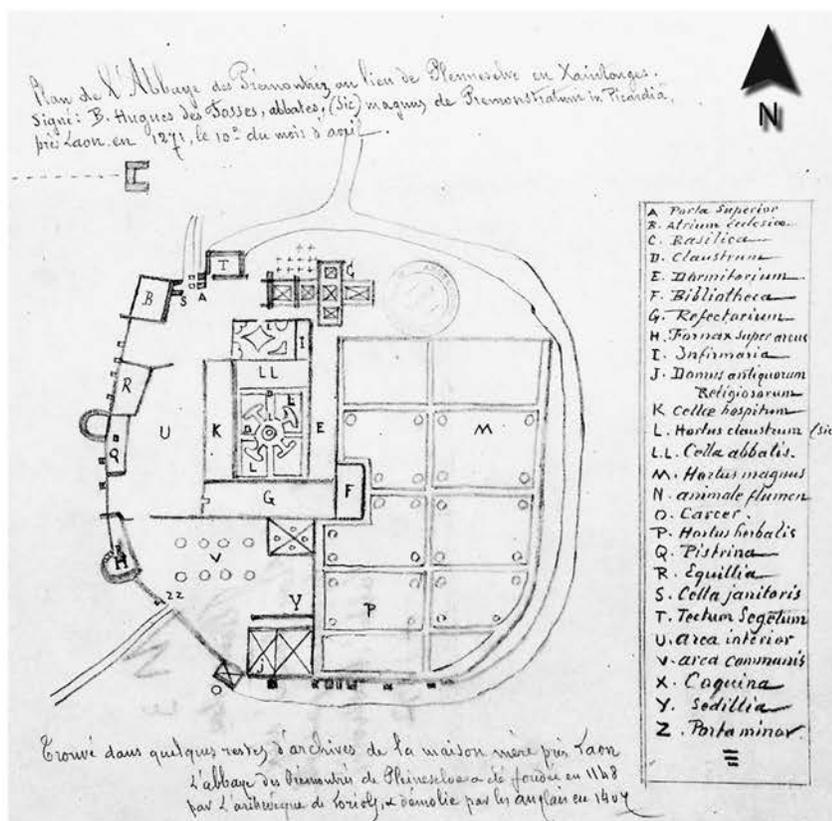
L'emprise de 7.3 ha a fait l'objet de 28 tranchées perpendiculaires à la vallée, sur 3,7 % de la surface totale. Elles font apparaître une faible couverture de colluvions agricoles récentes (inf. à 1 m), reposant sur le toit des formations alluviales grossières. La parcelle est traversée par un paléochenal de faible profondeur, et d'une quarantaine de mètres de large, dont le colmatage argileux contient des indices de fréquentation pendant l'Antiquité. Essentiellement

dans la partie nord-est de la parcelle, on rencontre quelques segments de fossés très ténus et pratiquement dépourvus de mobilier, ainsi que des structures isolées. Ces vestiges peuvent correspondre aux confins méridionaux d'un territoire régi par une *villa* située nettement à l'écart de la zone sondée.

Notice issue du rapport final d'opération fourni par le responsable Prodéo Frédéric (Inrap)



Pleine-Selve - Eglise.



Ci-dessus :

Façade occidentale actuelle de l'abbatiale de Pleine-Selve. Elle résulte de la clôture des vestiges de l'édifice au niveau de la jonction entre la nef et la croisée du transept lors des restaurations réalisées aux XVIIe-XVIIIe siècles. On observe encore les vestiges du pendentif qui recevait la coupole de la première travée de la nef. Le clocher pignon est doté d'une cloche fondue au XVIIe siècle (cliché : J. Masson, juillet 2008).

Ci-contre :

Copie d'un plan de l'abbaye remise aux archives départementales en 1892 par l'abbé Mestivier (cliché archives départementales de la Gironde).

PODENSAC Paroisse Sainte Sportalie : Quartier tuilier

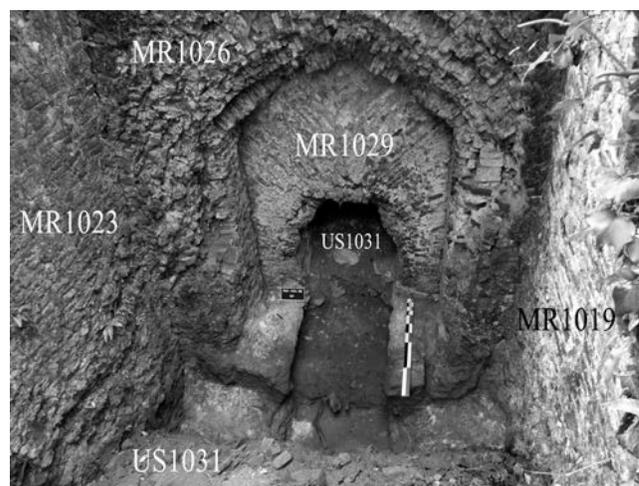
Le site des tuilières autrefois composé de quatre bâtiments est réduit aujourd'hui à un ensemble de neuf vestiges de murs qui semble définir trois pièces distinctes. Une seule structure est encore observable et fermée par quatre murs, la pièce (PCE1) qui correspondrait à un four de tuilier.

Cette structure observée est un ensemble construit en briques, présentant les éléments caractéristiques d'un foyer de four de tuilier regroupant l'alandier, en partie conservé, et la chambre de chauffe. L'aire de chauffe et la couverture du laboratoire n'ont pu être observés.

Le sondage réalisé s'est limité à l'exploration de l'entrée du canal de chauffe jusqu'à rencontrer les premières structures bâties. Le comblement (US1031) n'a pas été totalement fouillé compte tenu de la petitesse de la pièce et du mauvais état des murs en élévation jouxtant le sondage. Une fouille complète aurait entraîné des risques de déstabilisation de la structure en place.

La partie basse du four est conservée, regroupant l'alandier et la chambre de chauffe, ainsi que l'élévation du laboratoire. Les murs extérieurs sont conservés sur une hauteur de quatre mètres environ. Le mur (MR1019) orienté nord-ouest/sud-est, est percé aux deux tiers par un arbre, qui a disloqué et fragilisé l'élévation, rendant difficile d'éventuels nettoyages et sondages de ce côté. Chaîné au précédent, le mur (MR1021), nord-ouest/sud-est, définit la largeur de la pièce. Le mur (MR1023) nord-ouest/sud-est est percé d'une ouverture aménagée d'un négatif de seuil d'environ 1,43 m pour l'enfournement et le défournement. Ces trois élévations portent des traces de rubéfections et vitrifications sur leurs parties basses. Le contact avec le sol de la pièce n'a été observé que partiellement pour les murs (MR1023) et (MR1019). La quatrième élévation, le mur (MR1026), constitué comme les trois autres murs d'un parement assisé en briques et d'un blocage de briques liées à un mélange de chaux et de briques pilées. Le mur (MR1026) se caractérise par un arc brisé en son centre s'ouvrant sur une nouvelle élévation, le mur (MR1029). Ce dernier est, lui aussi, percé d'une ouverture en berceau plus petite. Ils ont la particularité, sur les parements observables, de n'avoir aucun point de chaînage visible entre eux. Cette voûte en berceau du mur (MR1029) forme l'alandier ; son sol n'est que partiellement observable jusqu'à la coupe de notre sondage. La fouille n'ayant pas été poursuivie, la profondeur du foyer et de l'alandier n'est pas connue.

C'est au pied des murs (MR1026) et (MR1029) que nous avons réalisé notre sondage d'une largeur de 2,32 m (largeur de la pièce), d'une longueur de 1,20 m



Pièce PCE1.



Pièce PCE1 - Détail de l'alandier et de la coupe.

depuis le (MR1029) jusqu'à la coupe du sondage, pour une hauteur de 0,70 m. Nous avons pu mettre en évidence quatre structures bâties organisées ainsi : deux structures équivalentes opposées, composées d'un appareil assisé en briques liées par un mortier à forte proportion de chaux, s'apparentant au ressaut de fondation du (MR1026) et (MR1029) et constituant la zone de l'alandier.

Deux structures équivalentes opposées, composées d'un appareil assisé en brique lié au mortier à forte proportion de chaux, adossé respectivement l'un au mur (MR1023) et l'autre au mur (MR1019). Nous nous trouvons à ce niveau dans la chambre de chauffe où est disposée la charge à cuire. Deux hypothèses peuvent être avancées : les deux murets opposés peuvent être observés comme étant les murets de soutènement de la sole du four. Ceux-ci, en général, sont reliés entre

eux par des arcs de voûte qui délimitent un couloir central de chauffe permettant l'étalement du feu et la circulation de l'air chaud. L'autre hypothèse résulte de l'utilisation de ces murets comme banquettes périphériques de support de charge à cuire. C'est entre ces deux structures qu'a été mis au jour un fragment de sol partiellement détruit, qui constituait le sol de l'alandier. Ce sol en place semble se poursuivre sous le remblai de comblement (US1031).

Le mobilier archéologique du sondage se limite à des fragments de tuiles et briques retrouvés dans le comblement (US1031) de la chambre de chauffe, ils appartiennent à la structure bâtie de la pièce (PCE1). Le mobilier issu du comblement (US1031) ne peut être daté, faute de marqueur chronologique précis. Le fonctionnement du four est attesté par les traces de rubéfaction et vitrification de la pièce (PCE1), cependant rien ne permet pour l'instant d'avancer une datation de début et de fin d'exploitation.

L'Atlas de Trudaine, la carte de Cassini et celle de Belleyrne, levées entre 1745 et 1789 sont unanimes sur

la localisation d'un lieu dit « les Tuilières, les Tuileries » dans le secteur et de la présence de structures s'apparentant à des ateliers tuiliers. Les cadastres napoléoniens de 1811 et de 1850, mentionnent également l'existence de ce quartier tuilier. Ils montrent que l'activité tuilière s'est développée considérablement au cours du XVIIIe siècle, pour être à son apogée au XIXe siècle : une seule structure apparaît sur le cadastre de 1811 contre quatre en 1850.

La production des matériaux de construction en terre cuite entre le XVIIe et le XXe siècle sur les bords de la Garonne, est un domaine encore peu exploré. En effet, si nous pouvons exploiter les données socio-économiques de la production tuilière au travers des archives industrielles, les données archéologiques sont encore minces sur le secteur. La structure étudiée mérite une attention certaine car elle reste pour l'heure le seul vestige de l'âge d'or des tuilières de bord de Garonne.

Depuydt Jean-Marc

Epoque moderne

LA RÉOLE Place Saint-Michel

Un projet de reconstruction d'un centre pour enfants et adolescents polyhandicapés a motivé ce diagnostic archéologique.

Il a mis au jour une partie d'un cimetière du XVIIIe siècle. Au nord (sondage 1), les sépultures sont au moins sur deux niveaux avec une puissance stratigraphique d'environ 0,80 m, tandis qu'au sud (sondage 2) on n'observe qu'un seul niveau, sur 0,50 m.

Les sépultures, très proches les unes des autres, ont toujours la même orientation ; les individus sont tous déposés sur le dos, tête à l'ouest. Les recouvrements semblent nombreux et l'occupation intensive.

Les observations archéologiques (conservation du bois et présence de nombreux clous) et taphonomiques (pieds maintenus très serrés ou tendus) témoignent de l'utilisation presque systématique de cercueils, et ponctuellement de linceuls. Une des sépultures possède encore un coffre en bois ; deux autres ont été maçonnées au mortier de chaux à l'aide de blocs calcaires équarris et de carreaux de terre cuite. Ces

tombes ont été pratiquées à travers un sol contenant de la céramique attribuable au XVIIIe siècle.

Une chapelle Saint-Michel se trouvait non loin. Fondée au XIIe siècle, elle devient paroissiale en 1303, vicariale en 1821 Elle est désaffectée en 1847, puis démolie pour permettre l'installation de l'ancienne prison dont les bâtiments bordent au sud l'espace diagnostiqué.

Quant à l'hôpital, il ne fut construit auprès de la place Saint-Michel qu'en 1710, après avoir changé maintes fois de place depuis sa première attestation en 1186 sous le nom d'hospice Sainte-Madeleine. Au XVIIIe siècle, le cimetière paroissial fut fixé dans son jardin ; les morts dudit hôpital y étaient aussi inhumés.

Ce sont des éléments de ce cimetière qu'a observé le diagnostic.

Notice rédigée par Régaldo Pierre (Sra)
à partir du rapport fourni par la responsable,
Ballarin Catherine (Inrap)

SADIRAC

La Porterie

Le projet de restauration d'une maison et plus particulièrement la mise en place de réseaux dans le terrain situé à l'arrière a motivé la mise en œuvre d'un diagnostic archéologique.

Une tranchée de quatre mètres de long et deux mètres de large a fait apparaître à 0,20 m de profondeur

un niveau de tessons de céramiques d'époque moderne. Épais de 0,30 m environ, il n'est en relation avec aucune structure : four ou fosse. Il correspond à un remblais s'intégrant à une phase récente de mise à niveau du terrain.

Charpentier Xavier

Epoque indéterminée

SAINT-GERMAIN-D'ESTEUIL

Brion

Situé sur la rive gauche de l'estuaire de la Gironde, le site archéologique de Brion est désormais bien connu par ses vestiges et sa probable mention par Ptolémée sous le nom de *Noviomagus*. Implantée sur une élévation calcaire, d'une superficie d'environ douze hectares, dominant le marais de Reysson, cette agglomération secondaire antique présente les vestiges d'un temple de type *fanum*, des habitations et un théâtre, le seul connu en Gironde. Les occupations de ce site s'étendent du III^e siècle av. J.-C. au milieu du II^e siècle ap. J.-C. puis, de manière sporadique, du III^e au Ve siècle et enfin au XIV^e siècle.

Dans le cadre d'un programme collectif de recherche intitulé « *Ports et navigation en Gironde de l'Antiquité au Moyen Âge : le cas du marais de Reysson* » coordonné par P. Sibella, une zone située au nord-est de l'îlot calcaire de Brion a fait l'objet de prospections géophysiques menées par V. Mathé (Mathé V., Laplaige Cl., 2007). Cette approche a permis de discerner certaines anomalies qui ont motivées une intervention archéologique.

Les deux sondages, respectivement d'une aire totale de 60 m² et 10 m², se sont avérés négatifs. Aucune trace antique n'a pu être observée. Seuls les essais infructueux de mises en culture de cette parcelle au cours du XX^e siècle traduisent l'action humaine dans ce secteur.

Cette intervention archéologique a permis d'éliminer une des trois possibilités envisagées dans le cadre du PCR pour l'établissement portuaire antique. De plus, cette opération a été l'occasion de disposer d'une étude géologique apportant des éléments de compréhension et de réflexion sur la zone au nord-est du site (Gé Th. 2008).

Ephrem Brice

- GE Th. Etude géologique in : EPHREM, Br. (dir.). *Sondages archéologiques au nord-est du site de Brion (Saint-Germain-d'Esteuil – Gironde)*, RFO, Sra Bordeaux, 28 p., 2008.
- MATHE V., LAPLAIGE, Cl. *Recherches géophysiques de structures portuaires antiques sur le site de Brion (Saint Germain d'Esteuil, 33)*, Sra Aquitaine, 2007.

Bas Empire

à époque contemporaine

SAINT-GERMAIN-DU-PUCH

Place de l'église

Dans le cadre de travaux de réaménagement routier du centre du bourg de la commune de Saint-Germain-du-Puch, située à quelques kilomètres au sud-ouest de Libourne, une fouille archéologique a eu lieu, entre la fin du mois d'octobre et le début du mois de novembre 2008, dans le talus qui borde la place de l'église sur son côté sud.

Les plus anciens vestiges découverts viennent confirmer l'existence d'un établissement antique,

dans le centre du village. Les différentes maçonneries mises au jour semblent déterminer une construction essentiellement orientée ouest/est. Cependant il apparaît également que le bâtiment a su tirer partie des contraintes topographiques du site en utilisant la pente naturelle exposée plein sud. Parmi les vestiges dégagés, sont clairement apparus une salle en abside semi-circulaire à l'ouest et une galerie à l'est (cf. fig.). La mise au jour, dans la partie orientale du chantier

et en lien avec la galerie, de trois sols en mosaïques polychromes et leur confrontation avec les découvertes faites depuis la fin du XIXe siècle révèlent l'importance et la richesse de cet établissement. Ces compositions aux motifs géométriques, très appréciées à partir de l'Antiquité tardive dans le sud-ouest de la Gaule, ne sont pas antérieures au IVe siècle de notre ère.

La fouille archéologique a également mis en évidence une cinquantaine de sépultures, essentiellement concentrées sur la partie orientale du chantier. Six de ces inhumations présentent un intérêt particulier en raison de leur implantation. Installées directement dans les niveaux de destruction du bâtiment antique, ces sépultures présentent une orientation selon un axe nord/sud. Une analyse au ¹⁴C effectuée sur l'une d'elle a fourni une datation pouvant aller de la fin du VIIe siècle à la fin du IXe.

Les différents niveaux postérieurs de sépultures ont également permis de mettre en évidence plusieurs phases de fréquentation du cimetière entre les XIe-XIIe siècles et la seconde moitié du XIXe, au moment de son transfert à l'extérieur du bourg.

Cette fouille a donc permis de confirmer l'existence d'un établissement antique datant du Bas Empire et d'appréhender une partie de son plan. Par ailleurs, ce chantier a aussi apporté la preuve d'une occupation du site au cours du Haut Moyen Âge grâce à la découverte des sépultures d'axe nord/sud. Outre le fait que ces inhumations montrent une continuité de l'occupation du site depuis la fin de l'Antiquité jusqu'à nos jours, elles nous permettent également de soupçonner l'existence d'un édifice religieux du Haut Moyen Âge à proximité.

Roudier Mathieu



Saint-Germain-du-Puch - Place de l'église. Vue générale de la galerie et des mosaïques (auteur : M. Roudier).

Néolithique final

SAINT-LAURENT-MÉDOC Le Tumulus des Sables

Les deux premières campagnes ont révélé le potentiel important de ce gisement et sa conservation bien meilleure que ce nous avait suggéré l'aspect relativement arasé du sommet de la structure. Le tumulus des Sables est une sépulture collective qui contient des vestiges attribués au Campaniforme. Son originalité essentielle réside dans son architecture non

mégalithique, dont il ne subsiste que quelques mottes d'argile et de modestes pierres calcaires, l'alignement de certaines suggèrent la présence de cloisons en matière périssable. L'opération de 2008 a eu pour objectif de poursuivre l'exploration de la sépulture et d'étendre le sondage effectué au sud ou une structure empierrée et quelques vestiges étaient apparus.

Le «packaging» campaniforme s'est enrichi d'une alène supplémentaire, d'un bouton en «V» (cf. photo), de quelques formes céramiques nouvelles, et d'autres armatures en silex. Les restes humains sont très dispersés et encore très fragmentés. Aucune connexion anatomique n'est identifiée. Les petits éléments osseux et dentaires sont sans aucun doute les mieux conservés. C'est sur eux qu'une première approche du NMI s'est fondée. Une vingtaine de sujets a été recensée. La présence d'une céramique attribuée au Néolithique final pourrait témoigner d'une utilisation funéraire initiale. La reconstitution de l'architecture n'a été alimentée que par de modestes découvertes dans la partie nord qui ne remettent pas en cause les hypothèses initiales.

De nouvelles données ont été apportées par la fouille du secteur sud, qui dessine une chronologie plus complexe qu'envisagée jusqu'alors. A l'idée d'une sépulture collective en matériaux périssables ayant pu être l'œuvre des seuls campaniformes, se substitue celle d'un édifice plus vaste et probablement plus ancien dont les parties extérieures pourraient avoir été bâties au Néolithique final. Dans cette nouvelle perspective, l'interprétation générale revient à un cas de figure plus classique de réutilisation d'un site funéraire par les campaniformes. On en ignore pour le moment les modalités précises en raison de la présence exclusive de leurs mobiliers dans la couche sépulcrale. Il est impossible de dire en effet actuellement s'il y a eu vidange partielle ou complète, reprise architecturale ou réinstallations dans une ruine, simple superposition des dépôts funéraires ou si d'autres processus ont été mis en œuvre.

La configuration de la construction d'origine - anté-campaniforme - est encore loin d'être claire, mais relève très certainement d'un modèle architectural atypique. Dans ce secteur sud, figure un petit contingent d'ossements humains, parfois brûlés, où prédominent les éléments résistants (dents et fragments de diaphyses d'os long), et qui sont intimement mêlés à des fragments de céramiques au statut de mobiliers en position secondaire. Il est assez tentant de voir dans cette nappe de vestiges la trace soit de matériaux amenés sur le site, par exemple pour construire un tertre aujourd'hui très largement érodé, soit d'une vidange d'une structure funéraire interne, soit même du mélange des deux. Seuls relèveraient alors d'un ancien viatique les éléments remarquables composés des deux vases se recollant, des perles, le reste des vestiges pouvant avoir une origine plus détritique voire même être en position tertiaire.

L'interrogation essentielle réside maintenant dans la relation fonctionnelle, spatiale et chronologique entre les deux occupations.

Courtaud Patrice,
Chancerel Antoine, Cieselski Elsa



Bouton campaniforme en V
(photo : Ph. Jugie, musée national de préhistoire des Eyzies).

SAINT-LOUBÈS

Chemin de Loustalot

Le projet de création d'un lotissement, situé à environ 90 m au nord du site de Saint-Luc, a motivé la présente opération de diagnostic. Les fouilles de Saint-Luc, ont permis de reconnaître une nécropole du Haut Moyen Âge ainsi qu'un bâtiment antique, possible lieu de culte mitraïque. Le site s'inscrit dans une série de découvertes disposées selon un axe est-ouest, au sud du territoire communal.

La question se pose de savoir ce que peut traduire ce « chapelet » d'entités : un ensemble du type *vicus* ? une occupation plus ponctuelle, avec une *villa* et ses annexes dont certaines furent réemployées ?

Vingt sondages ont été ouverts sous forme de tranchées. Tous ont été conduits jusqu'au niveau

réputé naturel. Sans permettre de trancher entre les hypothèses formulées ci-dessus, les éléments recueillis témoignent d'une occupation peu dense, voire « anecdotique ». Une seule zone présente du mobilier gallo-romain concentré à près de 2 mètres de profondeur. Aucune structure ne lui est associée.

Charpentier Xavier

- BARDOU P. *Saint-Loubès en Entre-Deux-Mers. Éléments de son histoire des origines à 1914*, documents girondins pour la classe au service de la culture populaire, non daté, 161 p.

SAINT-SYMPHORIEN

L'Argileyre

Découvert par prospection de surface, le site voisinait les travaux de construction d'un petit supermarché. Les dégâts étaient déjà faits, néanmoins un *locus* donnant des tessons de céramique médiévale en grande quantité semblait persister au-delà du fossé de ceinture de la parcelle. Sur une épaisseur visible d'à peine 20 cm dans la coupe du fossé, les tessons affleuraient à la surface en grand nombre. Le matériel récolté, lors de la découverte du site, représente un lot homogène de céramiques médiévales. Les pâtes sont grossières, blanches, rouges ou grises avec de nombreux grains de quartz apparents. Il s'agit essentiellement de pots à cuire, aux fonds bombés, et de tessons de couvercles et/ou de couvre-feu.

■ Un lieu de production

Après la première campagne de fouille, la tessonière serait en lien avec un site de production de céramiques médiévales. L'étendue du dépôt et le morcellement des fragments résultent d'un amas de rebuts de cuisson. Ceci explique le peu de remontage, même partiel. D'autre part la présence importante de fragments sous-cuits et d'éclats détachés pendant la cuisson (cuits sur les deux faces), a confirmé dans un premier temps que l'on se situait à proximité de l'aire de cuisson et qu'il devait s'agir d'une cuisson sommaire avec un fort risque de chocs thermiques. Une zone circulaire d'un diamètre de 5 m, avec une fosse de 30 cm au milieu, et une couronne de charbons

de bois renforce cette hypothèse. Elle se situe, à près de deux mètres de la tessonière, dans une unité stratigraphique similaire comprenant le même type de tessons et une forte proportion de sous-cuits.

■ Un atelier très spécialisé

Nous ne connaissons pas, aujourd'hui, l'étendue originelle du dépôt (en grande partie détruit par les constructions actuelles) ; ni s'il s'intégrait dans un quartier de potiers avec d'autres zones de cuisson, mais la quantité de matériel ainsi que la maîtrise du façonnage n'évoquent pas une production occasionnelle. Il est intéressant de noter que le site se trouve entre les lieux-dits l'Argileyre et les Marchands.

98 % des fragments appartiennent à des pots globulaires avec un col fermé et à leurs couvercles. Les lèvres de ces oules présentent un bord caractéristique muni d'un bourrelet permettant l'ajustement du couvercle.

Seuls de gros morceaux de bassines, équivalents à une dizaine d'individus, d'un diamètre de 40 cm, et d'une hauteur de 10 cm interrompue par un gros cordon torsadé, se mêlent aux pots. Nous sommes en présence d'un atelier de potiers spécialisés, ayant un grand savoir-faire et une pratique courante au vu des lèvres bien tournées, des couvercles qui s'adaptent parfaitement, et de l'aptitude à travailler une terre grossière et peu plastique mais adaptée au mode de cuisson.

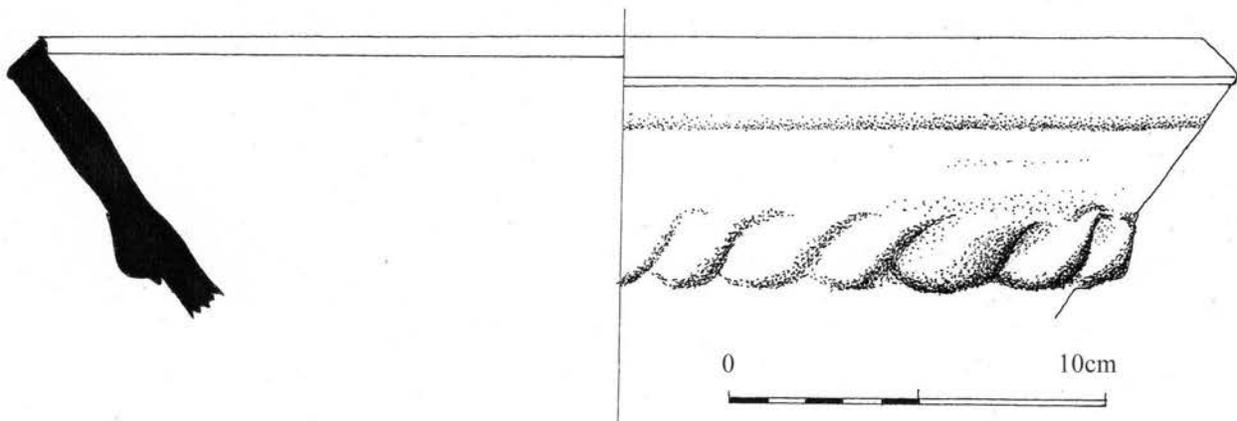
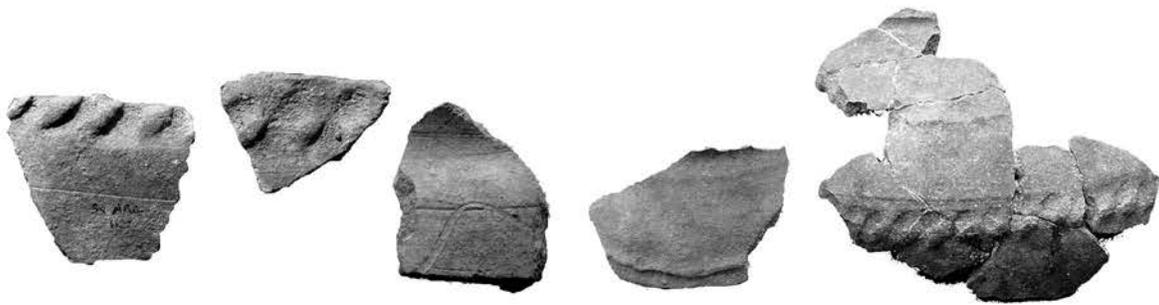
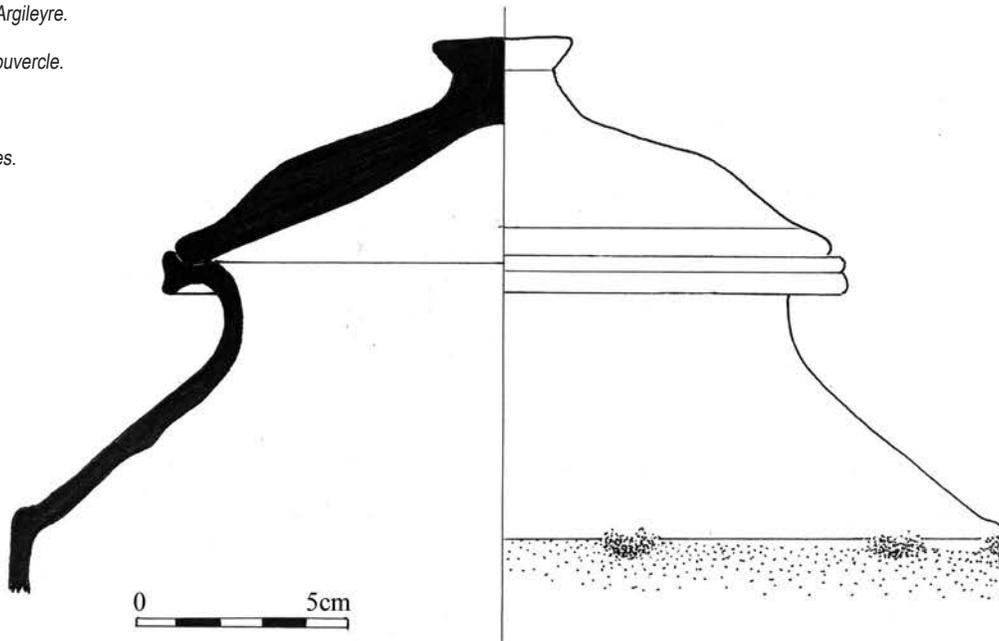


Saint-Symphorien - L'Argileyre.

Ci-contre : Pot avec couvercle.

Au milieu : Décors.

En bas : Série de lèvres.





■ **Un matériel très homogène**

Grâce à l'étude de l'ensemble des lèvres nous avons pu estimer à 990 le nombre maximal d'individus sur la surface fouillée.

Malgré la variation de qualité d'argile, tous ont la même facture. Les mêmes traces de façonnage se retrouvent : avec des fonds bombés très appuyés, des cols rajoutés et des lèvres avec une rainure prononcée. Par contre, homogénéité ne veut pas dire stéréotype ou série, car dans les diamètres d'ouverture, le dessin des lèvres et l'exécution du décor, chaque pot est unique.

La post-fouille consistera à faire l'étude du matériel afin d'en définir le mode opératoire d'après les nombreuses traces de façonnage et d'en vérifier la justesse lors de reproductions expérimentales. Les essais effectués ces dernières années aux Tessonades à Sagnacq-et-Muret confirment que les terres locales dégraissées avec du gravier fluviatile ou du sable éolien résistent parfaitement à une cuisson en meule.

Le catalogue de toutes les variations trouvées servira de référence et de base de travail pour une période qui reste encore assez floue surtout sur ce secteur encore trop peu exploré.

La présence de centres dynamiques au Moyen Âge, aux alentours, tel le château de Saint-Léger de Balson, Saint-Symphorien et sa route vers Sore, de nombreux accidents de cuisson, aucune trace d'utilisation, des formes stéréotypées, la présence de charbons de bois et une fosse très charbonneuse avec des tessons nous poussent à voir dans ce dépotoir l'accumulation des rebuts de cuisson d'un atelier de potier vraisemblablement de la première moitié du XIIIe siècle mais de facture propre à tous ces petits centres de potiers ruraux qui se dégagent peu à peu dans l'immensité du triangle landais.

Sûrement d'une diffusion très locale, cette poterie rustique et utilitaire mérite d'être étudiée. Ici l'ensemble de l'organisation d'un quartier artisanal n'est pas apparu, sûrement à jamais englouti sous la nouvelle zone commerciale.

Mais c'est la preuve supplémentaire de la présence d'une population installée dans ce que l'on a voulu montrer comme un désert.

Belbeoc'h Gwénolé,
Marache Valérie

Moyen Âge,
Période récente

LA TESTE-DE-BUCH Le Bourg

Cette quatrième phase programmée est venue clôturer trois années de fouilles (2005 à 2007). Elle avait pour but essentiel de compléter nos données des trois campagnes précédentes par le biais d'analyses et d'une prospection géophysique réalisée sur la place Léopold Mouliets sur l'emplacement présumé du passage du fossé entourant l'ensemble castral aujourd'hui disparu.

Cette opération réalisée par Marion Druetz (laboratoire ULR Valor) a révélé différentes structures qu'il faudra tenter de replacer dans l'évolution chronologique du site. Toutefois en ce qui concerne notre axe de recherche principale, la trace du fossé identifié lors des sondages de 2005 et 2006, celui-ci n'a pu être repéré sans doute à cause du faible contraste entre son remplissage et son encaissant (Mathé Druetz 2009). Nous en resterons donc à l'hypothèse d'emprise de l'ensemble castral émise à l'issue de la campagne de 2006.

Les taxons de bois (78 individus) découverts à l'intérieur de cette vaste structure fossoyée ont été étudiés par le Dr Christelle Belingard. Cette étude

montre l'opposition entre les bois bruts (saule, aulne, bouleau, peuplier...) qui caractérisent des zones humides ou des cours d'eau et les bois travaillés (poutres, planches et piquets en chêne et pin) qui proviennent du milieu forestier proche (Belingard 2009).

Le dernier volet de ces différentes études a concerné la datation par ¹⁴C (AMS-Labor Erlangen) d'une sépulture découverte lors de la campagne de 2007 dans une zone d'habitat assez éloignée de la nécropole paroissiale. La chronologie de cette tombe (milieu du XVIe siècle), sa position, son orientation et le caractère hâtif de l'ensevelissement sont peut-être autant d'indices pour l'associer à un événement historique, peut-être les guerres de religion.

Cette dernière étape d'analyses qui vient de s'achever va permettre maintenant d'engager la publication de ce premier programme de fouilles qui s'est déroulée au sein de l'agglomération testerine.

Jacques Philippe



LA TESTE-DE-BUCH Allée Clemenceau

Il s'agit du deuxième diagnostic réalisé sur l'emprise de l'agglomération testerine depuis la mise en place du PLU archéologique en 2007. Il s'est déroulé en mars 2008 sur une parcelle de 4000 m² située au sud de la mairie.

Les cinq tranchées ouvertes ont montré une occupation inégalement répartie sur l'emprise du terrain. Les éléments les plus anciens appartiennent à la période antique, il s'agit de quelques fragments de céramiques et d'une fibule ansée à ailettes en bronze moulé, le tout découvert hors contexte dans les niveaux médiévaux.

La première phase d'occupation en place est datable de l'époque mérovingienne. Elle est caractérisée par des lambeaux de couche d'occupation conservés en différents points du site. Quelques trous de poteaux peuvent être rattachés à cette phase sans pour autant définir un quelconque plan d'habitation. Le mobilier mis au jour est essentiellement composé de pots mais également de fragments de grandes jarres dont certains sont imprégnés de goudron végétal. Un d'entre eux possède même sur sa face interne un dépôt de cette matière. Ces récipients sont bien connus dans la région depuis l'époque gallo-romaine, ils sont généralement associés à la production de poix. Ils sont ici le témoignage de la prolongation de cette activité jusqu'au début du Moyen Âge.

Le Bas Moyen Âge (XIIe/XIIIe siècle) est caractérisé par au moins un bâtiment situé sur la partie est de la parcelle. Il est partiellement implanté

dans la couche d'aliôs, cette dernière étant sur creusée sur une épaisseur de 0,20 m à 0,25 m. Sur la périphérie de cette excavation, on distingue une rainure de largeur variable et de quelques centimètres de profondeur qui a pu réceptionner une pièce de bois sans doute pour supporter un plancher. Sur l'extérieur (partie supérieure de l'aliôs) se trouve une série de perforations de différentes formes mais de profondeurs presque identiques qui borde l'excavation toujours à la même distance. Ces trous très réguliers d'origine anthropique, correspondent à des empreintes de poteaux. Au centre nous avons dégagé une fosse d'un diamètre variant de 1,30 m à 1,45 m, dont les bords sont légèrement obliques. Sa destination ainsi que sa contemporanéité avec le bâtiment n'ont pu être clairement établies. Il s'agit ici du premier plan complet d'un bâti médiéval découvert à La Teste, toutefois sa faible superficie et sa forme ovoïde ne permettent pas de l'identifier comme une habitation, peut-être s'agit-il d'un bâtiment de stockage.

La phase suivante des XIIIe/XIVe siècles est notamment caractérisée par une vaste excavation aux bords obliques au fond plat (fossé ?).

Les résultats de ce diagnostic montrent le type d'urbanisation assez lâche qui caractérise très certainement la ville médiévale de La Teste. Ce diagnostic a débouché sur une opération préventive à la fin de l'année 2008.

Jacques Philippe

LA TESTE-DU-BUCH Allée Clémenceau

La construction d'une école dans le centre ville est à l'origine de la première fouille préventive menée sur le territoire communal. L'opération s'est déroulée à l'emplacement d'un groupe de parcelles sises au sud de la mairie, juste à l'angle de l'allée Clémenceau et de la rue du 14 juillet. Elle a occasionné la découverte et l'étude de 137 structures en creux du Moyen Âge et de l'époque Moderne, aménagées dans le substrat aliotique et réparties sur l'ensemble de la surface investie, soit environ 3000 m².

Certains de ces aménagements avaient été mis en évidence au cours du diagnostic réalisé durant l'hiver précédent sous la direction de Ph. Jacques (Jacques, 2008). Une attention particulière avait alors été portée sur la chronologie des vestiges, dans une large mesure inscrite dans l'intervalle Xe-XIIIe siècles, mais rehaussée par la présence d'un lot de céramique attribué au très Haut Moyen Âge. La prescription était motivée par la possibilité de compléter et d'élargir ces observations, puis de les confronter aux autres découvertes du Haut Moyen Âge réalisées lors d'une campagne de fouilles triennales à quelques centaines de mètres plus au nord, près de l'église paroissiale et de l'école Gambetta (Jacques, 2005, 2006, 2007).

Le site se caractérise par l'absence de stratification et le piètre état de conservation des vestiges : à l'exception des fonds de creusements, la grande majorité des témoins de l'occupation médiévale (niveaux de sol et autres aménagements de surface) avaient disparu, et l'absence de recoupement entre structures n'a pas facilité leur mise en relation. Les vestiges sont tous apparus directement sous l'épaisseur de terre humique (soit 0,40 m en dessous de la surface actuelle), au niveau de l'alias. Or par la nature même de ce substrat sableux, encrouté uniquement en surface et par endroits, la fouille s'est révélée particulièrement délicate : chaque structure en creux en cours de fouille voyait la nappe phréatique apparaître et saper systématiquement les parois au niveau du sable sous-jacent, avant de les faire disparaître. En outre, la remontée de la nappe dès la troisième semaine de fouille a nécessité l'usage de pompes thermiques afin d'évacuer l'eau des fosses et la rabattre dans le pluvial le plus proche. Signalons qu'à rebours, ce milieu humide a assuré la conservation de certains éléments anciens en bois.

Les vestiges médiévaux peuvent être scindés en deux groupes distincts, tant chronologiquement que topographiquement. Le groupe le plus ancien occupe la partie sud-ouest de l'emprise (zone 2). Il rassemble une série de fosses circulaires et de trous

de poteau répartis à proximité d'une vaste excavation qui tient lieu d'élément directeur (Exc 2). Elle prend la forme d'une imposante fosse de près de 3 m de côté, dont le pourtour a été recoupé par l'installation de trois fosses circulaires d'environ 1 m de diamètre. Pour les raisons qui ont été évoquées plus haut, la fouille n'a pas permis de purger cette grande fosse en intégralité. Le remplissage se composait de couches riches en matières organiques : cendres, charbons, sédiments « tourbeux » incluant des rejets domestiques (céramique, faune). Un poteau en bois, calé à l'aide de quatre gros blocs de calcaire, implique vraisemblablement l'existence d'un plancher surélevé. Cette hypothèse se trouve renforcée par la présence de quatre trous de piquet creusés à la périphérie immédiate de la grande excavation, sur son flanc est. Le mobilier recueilli, au fond de cette structure et dans les fosses environnantes, en situe l'abandon au très Haut Moyen Âge.

Un second groupe de vestiges se détache, localisé à une vingtaine de mètres plus à l'est (zone 1). L'aménagement le plus important correspond à un bâtiment excavé de 6 m par 3 m manifestement construit avant le XIIIe siècle (BAT 1, cf. fig.). De forme allongée avec les angles arrondis, il est matérialisé par un décaissement du substrat sur 0,20 m de profondeur. Le pourtour interne de cet espace, à l'aplomb des parois, est surcreusé sur 0,15 m de large et autant de profondeur. Cette rainure paraît marquer l'emplacement de sablières permettant la pose d'un plancher sur vide sanitaire. Treize trous de poteau (périphériques et internes) s'intègrent dans cette construction et permettent de restituer un édifice sur poteaux porteurs et parois en matériaux périssables. L'intérieur du bâtiment a été perforé lors de l'installation de trois fosses circulaires. La découverte de tonneaux en bois encastrés dans chacune d'entre-elles suggère une fonction initiale de puisard, la structure du tonneau empêchant les risques d'effondrement des parois sableuses. Mais leur utilisation finale en tant que dépotoirs et la découverte, pour le moins surprenante, de fragments de céramiques glaçurées issues des ateliers de Cox (Tarn) et datés du XVIIe siècle, pose la question d'une réoccupation du bâtiment au cours de l'époque moderne.

Le reste du site a livré d'autres aménagements en creux, mais aucune organisation n'est perceptible dans leur agencement.

Si les résultats obtenus sont peu spectaculaires et ne livrent qu'une image appauvrie de l'occupation médiévale, celle-ci n'en demeure pas moins

intéressante à divers égards : outre le fait qu'elle constitue une sorte d'exception dans le paysage actuel de l'archéologie préventive, qui n'a que très rarement l'occasion d'explorer le cœur des villages (Carré *et al.* 2009), le site de l'Allée Clémenceau, dans ce qui semble apparaître comme une zone de marges entre le centre paroissial et les secteurs d'habitats d'une part, les espaces agricoles environnants d'autre part, pose un jalon supplémentaire pour la connaissance du peuplement médiéval de La Teste-de-Buch.

Henry Yann

- CARRE F., HINCKER V., MAHE N., PEYTREMANN E., POIGNANT S., ZADORA-RIO E. « Histoire(s) de(s) village(s), L'archéologie en contexte villageois, un enjeu pour la compréhension de la dynamique des habitats médiévaux », *Les Nouvelles de l'archéologie*, n°116, Juin 2009, p. 51-58.
- JACQUES Ph. *Rapport de sondages programmés*, SRA Aquitaine, 2005.
- JACQUES Ph. *Rapport de sondages programmés*, SRA Aquitaine, 2006.
- JACQUES Ph. *Rapport de sondages programmés*, SRA Aquitaine, 2007.
- JACQUES Ph. *La Teste de Buch « Allée Clémenceau »*, Rapport de diagnostic, Inrap, Pessac, 2008.

*Ci-contre : La-Teste-de-Buch - Allée Clémenceau.
Fosses du Haut Moyen Âge percées à travers la couche d'aliôs.*



Premier Âge du Fer à
Période récente

LA TESTE-DE-BUCH Rue François Legallais

Ce troisième diagnostic réalisé dans le centre ville de La Teste intervient dans le cadre qu'un vaste projet d'urbanisation couvrant une superficie de plus de 10000 m². La parcelle, assiette d'un centre commercial, est située à proximité de l'emplacement de l'ensemble castral aujourd'hui disparu. Ce secteur était, avant le milieu du XIXe siècle, soumis aux fluctuations des marées, en effet il se trouve à cheval sur l'ancien trait de côte.

Comme nous le pensions, trois sondages ont révélé une vaste zone maritime occupant tout le nord de la parcelle. A l'origine, en contrebas, par rapport au reste de la ville, ce secteur semble occupé par des bancs de sable modelés aussi bien par les évacuations de l'eau douce que par la houle marine. Au sud, au contraire,

un sondage a livré une série de phases d'occupations caractérisant un milieu terrestre.

Peu à peu les zones basses vont se colmater par l'apport de sédiments aussi bien d'eau douce que d'eau de mer. A la fin du Moyen Âge, seuls les très gros coefficients de marée devaient recouvrir les parties hautes. Cette zone ne sera définitivement hors d'eau que lors de l'endiguement du nord de la ville au milieu du XIXe siècle.

La première phase d'occupation du site correspond à un lambeau de niveau protohistorique datable de la transition Âge du Bronze/Âge du Fer, dont il n'a pas été possible de cerner correctement l'emprise.

Un des apports majeurs de cette fouille, c'est la présence d'une occupation du Haut Moyen Âge assez

importante sur la partie sud/ouest de la parcelle, c'est à dire assez loin de ce que nous pensions être la limite ouest de l'habitat.

La partie centrale de la parcelle, bien qu'anciennement soumise aux marées, a connu une occupation au Bas Moyen Âge. Il s'agit essentiellement d'aménagements liés à un ancien ruisseau (*craste*) dont la présence n'était pas connue. Le sédiment et la nappe phréatique ont permis la conservation d'éléments en bois. Le comblement du lit de cette *craste* a révélé un mobilier très diversifié avec du bois bien conservé notamment un battoir de lavandière. La chronologie de ce comblement s'étale au moins du XIIIe siècle au début de l'époque moderne. La présence de poteaux en bois le long des berges permettra de préciser assez facilement la chronologie des ces aménagements, notamment par une datation par dendrochronologie.

La phase moderne est peu représentée sur cet espace, toutefois au sud-ouest une importante

canalisation en bois (*Coum*) a été découverte (XVIIe/ XVIIIe siècles). Elle est constituée de deux parties dont l'une est un simple tronc évidé et l'autre est une pièce de bois taillée sur toutes ses faces.

Ce diagnostic confirme certaines hypothèses émises lors des campagnes précédentes, il apporte de nouvelles données qui permettent de compléter la carte archéologique du centre bourg qui est en cours d'élaboration.

Il permet de réorienter nos hypothèses sur les différentes phases d'occupation et ainsi d'étendre plus au sud-ouest le zonage archéologique du centre ville. Il nous montre également toute la potentialité de ces zones humides, notamment du fait du très bon état de conservation des différents végétaux présents au sein des couches de vase marine.

Jacques Philippe



La Teste-de-Buch - Rue François Legallais.
Elément de canalisation moderne.



Gallo-romain

VILLENAVE-D'ORNON La Hontan

Au cours d'une opération de fouille portant sur l'aqueduc de Bordeaux, le propriétaire d'une parcelle voisine a signalé la présence de « blocs » donnant à penser que l'ouvrage présenterait encore des vestiges dans son terrain. Un sondage a donc été réalisé dans l'axe du tracé, à quelque 30 mètres au sud des derniers éléments mis au jour.

Une tranchée d'un mètre de large et trois mètres de long a été ouverte. Dans ce secteur du parcours le

conduit est quasi affleurant. Le sondage a été conduit jusqu'à 1,50 m de profondeur sans avoir rencontré le moindre témoin ou même indice archéologique.

Charpentier Xavier

- Charpentier X. *Villeneuve-d'Ornon – Avenue du 19 mars 1962*, Bilan scientifique régional 2007, 2009, p. 115-116.

